

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 228 —SAMEDI, 15 SEPTEMBRE 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LE DÉPART DU TOIT PATERNEL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 SEPTEMBRE 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Stanislas Coté.—En fumant, par Raoul Renault.—Le départ du toit paternel.—Charité, par Jules Lemaître.—Les mois fleuris.—Réc réactions de la famille.—Feuilleton.

GRAVURES : Le départ du toit paternel.—Les mois fleuris : septembre.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Si nous commençons la causette par un bout d'histoire? — un histoire de sauvages! La mode est un peu aux anniversaires. Je veux en noter une, pour deux raisons : la première, pour rappeler à notre génération oublieuse et quasi insouciance, ce qu'ont enduré de misères et de tribulations ceux qui ont fondé Montréal; la deuxième, pour leur fournir un point de comparaison entre les dangers continuels auxquels étaient exposés les Montréalais d'autrefois et la sécurité complète dont jouissent les Montréalais d'aujourd'hui.

Il y aura juste deux cents ans au mois d'août 1889, que le lamentable événement, désigné sous le nom de « Massacre de Lachine, » aura eu lieu.

M. Denonville était alors gouverneur du Canada; c'était un brave homme, mais pas pratique du tout. Garneau dit à son sujet : « Peu de gouverneurs ont autant écrit et autant fait de suggestions, la plupart très sages, sur le Canada, et peu l'ont laissé dans un état aussi déplorable lorsqu'on a été obligé de le rappeler. » Et notre grand historien ajoute la réflexion suivante : « L'administrateur, le gouvernant, doit être essentiellement un homme d'action, s'occupant plutôt à mettre en œuvre des plans possibles qu'à en suggérer sans cesse de toutes sortes, sans prendre le temps d'en réaliser aucun. »

Les gouverneurs d'aujourd'hui sont dispensés d'être des hommes d'action; la loi leur colle une demi-douzaine de conseillers, responsables aux braves électeurs qui n'en peuvent mais, très souvent, de la conception et de la réalisation de toute espèce de plans, même des plans de nègre.

* * * Donc, on était au mois d'août 1689; contre toute attente, depuis plusieurs mois le pays jouissait d'une tranquillité profonde que des bruits sourds d'invasion ne purent troubler, quoiqu'on se prit parfois à s'étonner de ce calme dans lequel, sans la lassitude générale, on aurait pu voir quelque chose de sinistre, et que le gouverneur fut positivement prévenu que les Iroquois préparaient un armement considérable. On trouvait le repos si doux, qu'on ne voulait pas croire au danger.

Rien encore au commencement d'août n'annonçait un événement extraordinaire, lorsque

tout à coup, quatorze cents Iroquois traversent le lac St-Louis, dans la nuit du 5, au milieu d'une tempête de pluie et de grêle qui favorise leurs projets et débarquent à la sourdine sur la rive de la partie supérieure de l'île de Montréal.

Dès avant le jour ils sont distribués par petits groupes à toutes les maisons des colons, sur un espace de plusieurs lieues. Tout le monde était plongé dans un profond sommeil, sommeil éternel pour la plupart. Le signal est donné; alors un effroyable cri de mort se fait entendre, les maisons sont enfoncées et le massacre commence partout à la fois : on égorge les femmes et les enfants; on met le feu aux maisons de ceux qui résistent afin de les forcer à sortir, et lorsqu'ils en sortent c'est pour tomber entre les mains des sauvages qui exercent sur eux tout ce que peut inspirer la fureur. Les femmes sont déchirées; les barbares mettent à la broche les enfants vivants et forcent les mères à les faire rôtir elles-mêmes. Les Iroquois se fatiguent pendant de longues journées à inventer des supplices nouveaux. Deux cents personnes de tout âge et de tout sexe périssent dans les flammes. Un grand nombre d'autres sont emmenées aux villages iroquois pour y être livrées au supplice. L'île entière est inondée de sang et ravagées jusqu'aux portes de Montréal. Non contents, les sauvages se rendent à la paroisse de Lachenaie, qui est incendiée et massacrée toute entière.

Les Iroquois, répandus dans le pays, saccagèrent tout ce qui ne pouvait leur résister et laissèrent partout des traces sanglantes de leur barbarie. On peut dire que pendant deux mois et demi ils se promènèrent comme un incendie qu'excite un vent qui change sans cesse de direction et qu'ils restèrent maîtres de la campagne jusque vers la mi-octobre, alors qu'ils disparurent.

Ce qui précède est le récit de Garneau qui fait observer qu'à la première nouvelle de l'irruption du gouverneur Denonville perdit la tête. Pauvre homme! s'il avait eu pour le conseiller une demi-douzaine de ministres responsables, l'histoire ne lui aurait point, peut-être, reproché son ineptie.

Il y a trois ans, le Nord-Ouest a failli être le théâtre de semblables scènes de carnage, et il s'est même trouvé des gens sérieux qui n'auraient pas tout-à-fait désapprouvé les actes du sauvage Gros-Ours.

* * * J'ai beaucoup admiré, il y a une quinzaine de jours, un dimanche, un sermon de monsieur le curé de Notre-Dame sur l'éducation des enfants, et particulièrement sur l'éducation pratique à donner à nos demoiselles canadiennes.

M. le curé a touché la note juste, et si je ne craignais pas de le scandaliser, je dirais qu'il a fait un cours complet sur « l'art de trouver un parti convenable » et sur le « secret de garder son mari à la maison. »

La leçon a été bonne; maintenant les paroissiens en attendent une sur l'éducation à donner aux jeunes garçons, et elle sera la bienvenue, celle-là aussi.

Montréal est dans le moment orné d'une génération de montards variant d'âge depuis quinze ans jusqu'à vingt-et-un ans, qui cause un peu d'anxiété à l'observateur.

Je ne demande pas qu'on en fasse une génération de petits saints, ce serait trop exiger; mais au moins qu'on en fasse une génération polie, une génération qui apprenne à fréquenter un peu plus la famille et à éviter le petit club de cartes et les restaurants borgnes. Pour s'assurer si je dis vrai, on peut faire une chose bien simple : regarder, écouter et comparer. On trouvera de quoi s'édifier grandement.

La bonne habitude de la fréquentation des familles est presque totalement perdue; pour beaucoup trop de jeunes gens généralement bien doués pourtant, le club et la chambrette où l'on s'étiole remplacent le salon hospitalier où la jeunesse s'épanouit, où se préparent les bons mariages. On oublie trop cette loi formulée en quatre vers :

Un nid, c'est un tendre mystère,
Un ciel que le printemps bénit.
A l'homme, à l'oiseau sur la terre,
Dieu dit tout bas : « Faites un nid ! »

Je vous le demande : un jeune homme peut-il être bien en mesure de se faire un bon nid capable de

résister aux tempêtes de la vie, s'il dépense ses nuits et son argent dans des guingettes ou dans des chambrettes où, la plupart du temps il contracte la calvitie, l'anémie, la diabète, le mal des rognons, la myopie, l'impuissance, quoi! — Oh la jeunesse! comme c'est beau un jeune homme vigoureux, sain, intelligent — je ne dis pas riche d'argent, la richesse est une bonne blague après tout; comme c'est bon la jeunesse! — Ecoutez ce que Paul Féval en dit :

La jeunesse attire et séduit, la jeunesse que regrettent les victorieux, la jeunesse que ne peuvent racheter ni la fortune conquise, ni le génie planant sur le vulgaire agenouillé; la jeunesse en sa fière et divine fleur, avec sa chevelure abondante, avec le sourire épanoui de ses lèvres, avec l'éclair vainqueur de ses yeux, avec son avenir gros de bonnes promesses.

On dit souvent : tout le monde est jeune une fois dans sa vie. A quoi bon chanter cette goïre qui ne manque à personne? En avez-vous vu des jeunes hommes? et si vous en avez vu, combien? Moi je connais des enfants de vingt ans et des vieillards de dix-huit. Les jeunes hommes, j'en cherche. J'entends ceux-là qui savent en même temps qu'ils peuvent, faisant mentir le plus vrai des proverbes, ceux-là qui portent comme les orangers bénis des pays du soleil, le fruit à côté de la fleur, ceux-là qui ont tout à foison : l'honneur, le cœur, la sève, et qui s'en vont brillants et chauds comme un rayon répandant à pleines mains l'inépuisable trésor de leur vie.

Ceux-là, on n'en voit presque plus, et c'est grand malheur pour un pays jeune comme le nôtre, pour une belle ville comme Montréal.

Mesdames, votre influence est grande, vous voulez que notre jeunesse soit belle et bonne sans doute; ouvrez lui alors les portes de vos demeures, ouvrez-les toutes grandes, faites une concurrence acharnée au club, à la guinguette, à la chambrette, à tout ce qui détourne la jeunesse des choses utiles; aux œuvres de charité qui entretiennent votre zèle de chrétienne; ajoutez l'œuvre du perfectionnement de la jeunesse par la fréquentation de la famille. Les bons patriotes ne vous en aimeront que plus.

* * * Quelques bonnes âmes sont sous l'impression que le Canada est exposé à une guerre avec les Etats-Unis par suite du rejet du traité des pêcheries par le Sénat américain, et elles se demandent avec terreur ce que nous deviendrions, pauvres Canadiens, dans une pareille éventualité.

Eh! ma foi, je crois bien que nous resterions Canadiens tout de même. Tout semble arrangé d'avance pour cela. Mais il faut une forte dose de confiance en la Providence du bon Dieu pour qu'il nous soit permis de rester ce que nous sommes.

Il est bien vrai que nous avons une marine insaisissable et une armée formidable qui porte fièrement inscrit sur ses drapeaux le nom de « Batoche, » mais cela ne suffit pas, la confiance en Dieu est notre meilleure sauvegarde.

Et puis, ces Américains sont gens pratiques, ils n'ont aucune envie de faire la guerre au Canada; si peu, que leurs journaux déclarent que tout le bruit qui se fait actuellement est tout simplement l'œuvre de politiciens en quête de popularité. Les Américains aiment mieux faire des affaires avec les Canadiens que de se chamailler sans profit.

Ainsi donc, soyons sans crainte à l'égard de nos voisins; laissons-les, au contraire, se mêler de leurs propres affaires sans aller y mettre notre grain.

* * * On continue d'armer dans la vieille Europe vermoulue; le vent y est à la fabrication des canons et des fusils plutôt qu'à celle des machines agricoles.

Pour donner une idée de l'activité avec laquelle on fabrique en ce moment un nouvel armement français, il est intéressant de dire que l'on fait par jour 1,800 fusils Lebel, soit 3 fusils par minute, et qu'il a fallu pour arriver à ce résultat construire plus de 8,000 machines, lesquelles mises bout à bout présenteraient un développement de plus de 12 kilomètres. Cette activité déployée par les manufactures de l'Etat assure à la France une avance de plus de deux années sur l'armée allemande qui en est encore à la période des essais et des tâtonnements.

* * * Le mot de la fin qui peint toute une situation.

Deux personnages importants se rencontrent sur la rue Notre-Dame, vis-à-vis des nouveaux travaux de pavage. L'un est contribuable, l'autre entrepreneur de travaux publics.

— Quelle dépense, mon Dieu, quelle dépense ! fait le contribuable, et encore si c'était une fois pour toutes.

Et l'autre :

— Pensez vous vraiment que nous allons vous faire des pavés éternels, comment donc pourrions nous vivre s'il ne fallait pas recommencer de temps à autre ? Vous autres, rentiers, vous ne pensez qu'à vous mêmes !

Stanislas Coste.

EN FUMANT

N fumant, aimable lecteurs et lectrices du MONDE ILLUSTRÉ, ne pourrais-je pas vous donner quelques notes sur les lieux où j'ai passé mon enfance tapageuse ?... Où s'est écoulée sans le moindre souci cette adolescence que je voudrais bien revoir encore ?... Où à chaque pas, soit dans les bocages ou sur la rive du favori des muses, le majestueux Saint-Laurent, je rencontre un objet dont la vue me rappelle un pique nique joyeux, une connaissance aimée, une amie sympathique ?...

On a un faible pour l'endroit qui a été témoin de nos joyeux ébats. On raffole du petit coin de terre, où, enfant, nous nous amusions avec nos petits camarades. Quand nous discoupons sur ce sujet, repassant dans notre mémoire tous les petits incidents de notre jeunesse—suite de tableaux qui rendent notre cœur en veine de gaieté.

L'amour de sa paroisse natale, c'est ni plus ni moins que l'amour de la patrie en petit. Qui-conque n'aime pas le lieu qui l'a vu naître, celui-là, dis-je, n'aime pas sa patrie. Il n'aime pas même ses compatriotes !

Qu'est-ce donc enfin que le patriotisme ?

C'est l'union, l'amour de ses frères. On aime son pays quand on aime son semblable. Il n'y a pas d'alternative...

Sans autre préambule, j'entre en matière.

.

A douze lieues en aval de Québec, il est une grande et belle paroisse, érigée en ville depuis quelques années par l'entremise de M. Ph. Landry, ex député du beau comté de Montmagny.

Cette villette porte avec honneur le nom du successeur de Champlain sur le siège gubernatorial de la Nouvelle-France ; Charles Huault, chevalier de Montmagny, second gouverneur de Québec et digne émule du fondateur de cette ville.

Montmagny est sans contredit le centre le plus important depuis Québec jusqu'à la Rivière du Loup, puisque, d'après le *Bradstreet Report* de 1886, elle renferme une population de 6,700 âmes.

Son sol est exceptionnellement fertile et légèrement accidenté.

Le premier concessionnaire de cette partie de terrain occupé par Saint-Thomas fut le chevalier de Malte, Charles Huault de Montmagny. Il a laissé son nom au comté et à la ville.

Cette concession fut faite par Louis XIV, surnommé Louis-le-Grand, roi de France, le 5 avril 1646.

Sa seigneurie fut subdivisée et passa successivement aux sieurs Châtier Moyeu ; à Louis et à Jean-Baptiste Couillard de L'Espinau, en 1725 ; à Charles Couillard de Beaumont et à Louis Couillard de l'Espinau, en 1752. Comparaisait en 1781, comme héritiers de la seigneurie : Jean-Baptiste Couillard, Jacques Herbert Couillard, Desilets (Des Islets) Couillard et Nicolas Gasboisseau—ce dernier comme tuteur des deux enfants issus de son mariage avec Thérèse Couillard dont la filiation n'est pas indiquée dans l'acte.

Vers 1836, les restes de cette Seigneurie, que Louis XIV avait concédée au chevalier de Montmagny, devinrent la propriété de William Randall Patton.

En 1882, M. Jean-Baptiste Proteau l'acquéra de M. Spiller. Au mois de mai dernier, la seigneurie fut vendue en cinq lots par le shérif, et les propriétaires actuels sont : Eugène Bender, J.C., le manoir et le pouvoir d'eau ; les révérendes Sœurs Grises, la ferme ; Albert Bender, le moulin à farine ; et les autres lots sont divisés entre M^{me} veuve Wm R. Patton et Louis Couillard Dupuis.

Saint-Thomas fut érigé en paroisse en 1679 et eut dès lors un desservant, M. l'abbé Morel.

Pointe à Laçaille était antérieurement le nom de la paroisse, parce que le noyau des habitations et la chapelle se trouvaient sis à l'embouchure de la petite rivière connue encore de nos jours sous le nom de *Rivière à Laçaille*.

.

La paroisse de Saint-Thomas est remarquable sous plusieurs rapports, tant historiques que topographiques.

Elle est on ne peut mieux partagée sous le rapport de l'irrigation ; elle est agréablement située dans un florissant et fertile vallon.

Elle a été la patrie de plusieurs citoyens qui ont brillé dans le conseil de la nation et qui ont laissé plusieurs pages intéressantes dans notre histoire politique. Entr'autres : sir Etienne-Pascal Taché et l'honorable Joseph-Octave Beau-bien.

Elle a été le berceau ou la patrie adoptive de plusieurs littérateurs qui se sont distingués par leurs travaux : M. J.-M. LeMoine et M. Joseph Marmette : le premier par ses études historiques, archéologiques, ornithologiques, ethnographiques et physiologiques ; le second, par ses romans historiques et ethnologiques.

En outre, la paroisse de Saint-Thomas a vu naître et a été la patrie adoptive de plusieurs personnages légendaires et typiques, de plusieurs excentriques qui, par leurs bizarreries et leurs originalités, ont fait parler d'eux et ont pris, par ce fait, une certaine importance et une petite place dans l'histoire de la paroisse.

Parmi les plus marquants dans cette catégorie, on distingue Justin Métivier, qui, très probablement, descendait du fameux batelier dont parle M. de Gaspé dans ses *Mémoires*.

C'était un vieillard presque octogénaire qui, tous les automnes, si livrait au commerce très lucratif des bâtons de tige.

Tous les dimanches, au sortir de la messe, il parcourait la foule, sa palette au bras.

On remarquait, près du pont jeté sur la Rivière du Sud et appelé dans ce temps-là pont Fréchette, un petit atelier, dans lequel s'élevait un énorme cadran dont les aiguilles restaient toujours stationnaires.

C'était là où travaillait le frère Marc, récollet. On dit que le frère Marc faisait rigoureusement pénitence, et la tradition rapporte qu'à sa mort on trouva chez lui un rude cilice.

Le grand fauteuil du frère Marc est en la possession du maître de poste, M. J.-S. Vallée, notaire, un des patriotes de 1837-38, qui conserve le vieux meuble comme une relique.

Un autre personnage qui a fait parler de lui, d'autant plus qu'il était du sexe féminin, c'était la rude fille qu'on nommait Thérèse Dionne.

Tous les printemps, elle faisait la pêche aux éperlans et aux carpes dans le Bassin de Saint-Thomas—aujourd'hui port de Montmagny—au pied de la chute de la Rivière du Sud, avec une éprisette ou truble, appareil de pêche communément appelé *havevette*, du mot anglais *hand net*.

Thérèse Dionne était, dit M. J.-M. LeMoine dans son *Album du Touriste*, " alerte, gouailleuse malgré ses soixante ans, gaie comme un pinson, à son état normal ; seulement, gare au gamin qui lui faisait des niches ! La Sybille de Cumès n'était alors rien auprès d'elle ; ses yeux dardaient des éclairs ; des jurons atroces s'échappaient de sa bouche quatre à quatre ; le couteau sortait de sa gaine. Elle eut poursuivi son ennemi jusqu'au pied des autels. Aux yeux de mes confrères de classe, c'était bien plus qu'une sorcière ordinaire. Bref, ses allures étaient si masculines qu'on mettait en doute son sexe. Était-elle homme ou femme, ou hermaphrodite ? "

Une autre célébrité, surtout parmi les marmots

fréquentant les écoles, c'était Théotise. Elle eut fait fortune dans une ville, comme ventriloque, dit M. LeMoine.

Enfin, pour clore cette pléiade de personnages excentriques, de types uniques, vient le bonhomme Saint-Pierre, surnommé le chasseur.

Il n'était certes pas la moins intéressante des originalités qui ont foulé le sol de Saint-Thomas.

La tradition nous rapporte nombre d'histoires et légendes sur son compte. J'en ai donné quelques-unes dans une causerie publiée dans LE MONDE ILLUSTRÉ il y a quelque temps, et je m'abstiendrai de les répéter. Cependant, quel qu'un de ces jours je coucherai sur le papier les aventures cocasses et les légendes qu'on raconte sur Saint Pierre.

Raoul Renauld

LE DÉPART DU TOIT PATERNEL

(Voir gravure)

MECTOR, le fermier, annonce que le moment du départ est arrivé. Le grand-père et la veuve se jettent au cou de leur fille, Azilda.

— Il en est temps encore, s'écrient-ils, renonce à nous quitter, ne vas pas à la ville ; reste auprès de ta mère, de ta sœur et de ton grand-père, que tu ne retrouveras peut-être plus à ton retour. N'e-saie point d'abrèger par des soucis, des tourments, des labeurs de toute espèce des jours qui s'écoulent si rapidement. Vois, la vie est si douce, si heureuse ici, et le soleil de la campagne est si beau, si resplendissant !

— O ma mère ! reprit la jeune fille, toi qui m'as entourée de mille tendresses, éclairé mon âme du divin flambeau de la religion, c'est elle aujourd'hui qui m'inspire, qui me fait te demander à genoux la grâce de me dévouer pour vous, d'adoucir vos peines et de mettre par mon travail un terme à l'adversité qui vous accable. N'ayez craintes pour votre fille, les séductions et les plaisirs du monde ne sauraient la détourner de ses devoirs filiaux.

Elle dit !... C'en est fait ! Il faut se séparer.

La mère serre son enfant dans ses bras, lui murmurant affectueusement mille recommandations dictées par la sagesse et l'expérience ; le vieux grand-père, appuyé sur son bâton, hochant la tête, songe aux dangers que va courir cette craintive et douce colombe qui quitte ce nid de bonheur et de tendresses ; la petite sœur, encore insouciant, sa poupée au bras, lui envoie un dernier baiser.

Voiez la, chers lecteurs, cette svelte et mignonne créature, aux yeux d'un bleu d'azur si tendre qu'ils vous vont au fond de l'âme, au teint d'une blancheur de neige, aux cheveux semblables à de la soie. Ce gracieux et sympathique visage ne vous enchante-t-il pas ? Ce front rêveur vous rappelle, j'en suis persuadé, l'ange de l'innocence.

La courageuse jeune fille laisse des pleurs et des sanglots dans cette chaumière d'où la gaieté sera bannie désormais. Les vieux suivent, jusqu'aux confins de l'horizon, la voiture qui disparaît de loin en loin, et tous murmurent en une ardente prière : « A la grâce de Dieu ! »

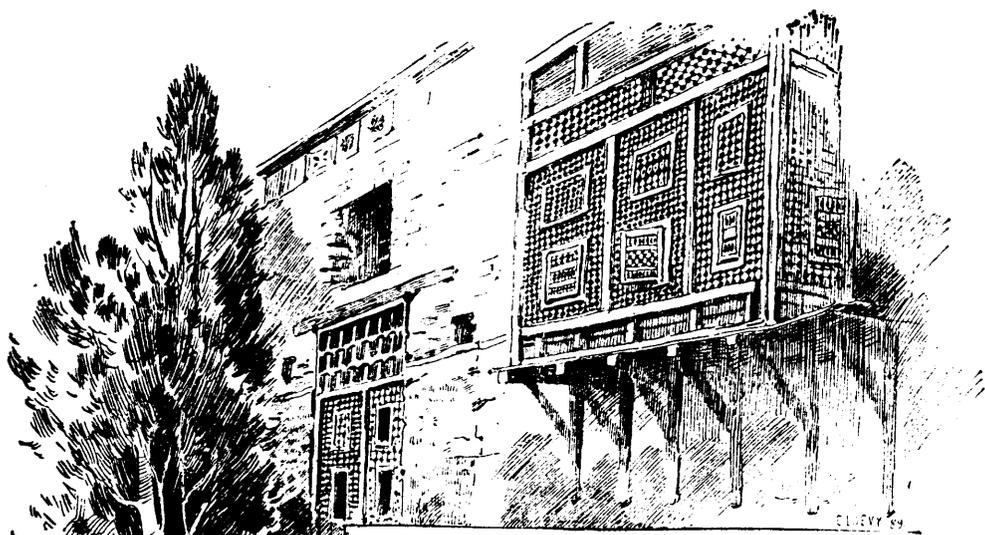
Pourquoi pleurez-vous donc, mères chrétiennes, si la vertu vous sépare de vos enfants pendant quelque temps, que feront les mères qui se voient arracher les leurs par les vices du monde et qui, hélas ! les perdent pour l'éternité toute entière ?

LOUIS BECKER.

Un philosophe fit graver cette inscription sur la porte de son jardin : « Ce jardin appartient à celui qui prouvera qu'il est parfaitement content. » Un jour, un inconnu entra et lui dit : « Monsieur, je viens prendre possession de ce lieu charmant, car personne, je vous l'assure, n'est plus content que moi. » « Vous vous trompez, monsieur, répliqua le philosophe, si vous étiez parfaitement satisfait, vous ne désireriez pas encore la possession de mon jardin. »



LES MOIS FLEURIS : SEPTEMBRE. — DESSIN DE M. HABERT-DYS



CHARITE

CONTE MORAL

I

Le vieux Touriri, prince de Bagdad, était très riche, très savant et passait pour parfaitement sage

Dans son palais, où les marbres et les métaux précieux imitaient par leurs ciselures les arbres et les fleurs. Dans ses jardins, où les fleurs et les arbres imitaient par leur éclat les métaux et les pierreries.

Il entretenait des poètes, sans rien leur demander que d'écrire des vers et des chansons quand la fantaisie leur en venait—et il ne leur en voulait point quand leurs chansons n'étaient pas bonnes.

Il entretenait des philosophes, sans rien leur demander que de raisonner avec lui sur la nature de Dieu et l'origine du monde—et il ne leur en voulait point quand, d'aventure, ils raisonnaient.

rigine du monde—et il ne leur en voulait point quand, d'aventure, ils raisonnaient.

* * *

Un matin du printemps, Touriri se promenait dans la principale rue de Bagdad. Les monceaux d'oranges et les amas de roses qui emplissaient les voitures des marchands, le fourmillement des vestes et des robes bleues, rouges et vertes, étincelaient dans la blancheur de la rue, des magnolias se penchaient par-dessus les murs des cours, et l'eau chantait plus légère dans les vasques des fontaines.

Et les jeunes femmes étaient pareilles à des fleurs un peu moites, avivées d'une petite rosée tiède, et très subitement odoriférantes.

Et, à cause de ces parfums, de ces couleurs, de cette joie épanchée, le sage Touriri sentait son vieux corps s'assouplir ; il se ressouvait avec plaisir des jours passés ; il ne voyait plus aucune objection sérieuse à l'existence du monde comme il est ; et il n'était pas fort éloigné de croire que la vie est bonne. Il dit presque tout haut :

—La douce chaleur ! et le beau soleil !

* * *

Il rencontra une petite fille de cinq ans, blonde et rose, jolie, vêtue d'une chemisette. Très grave, un doigt dans sa bouche, l'enfant, à travers les mèches de ses cheveux de lin, le regardait, et semblait admirer beaucoup la grande barbe de Touriri, ou peut-être les bêtes mystérieuses brodées sur son manteau. Et, parce qu'elle était jolie, Touriri se pencha sur elle, l'embrassa et lui mit deux pièces d'or dans sa petite main.

Il rencontra ensuite un petit garçon de dix ans. L'enfant était laid, cruvert de haillons, criblés de taches de rousseur jusqu'au bout de son nez pointu, et ses yeux étaient sans transparence comme une eau salie. Il tendit la main, et d'une voix aiguë, en ayant l'air de réciter une leçon et de penser à autre chose, il raconta que sa mère était au lit, qu'il avait sept petits frères et qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours.

Touriri fronça les sourcils et lui donna une pièce d'or.

Vingt pas plus loin, il vit un vieux mendiant, tout loquetaux et mar-

miteux, l'échine cassée, l'air d'un chien battu. Sa barbe était jaune comme du chanvre mal lavé, et ses yeux rouges et sans cils ressemblaient aux fentes qui s'ouvrent dans les figures trop mûres. D'une voix rauque, sifflante comme un soufflet crevé, lentement et sans un arrêt, recommençant aussitôt qu'il avait fini, il disait :

—Ayez pitié d'un pauvre homme qui ne peut plus travailler. Le Seigneur Ormuz vous récompensera.

Et l'haleine fétide de sa prière sentait les boissons fermentées. Touriri lui tendit une pièce d'argent, mais de si loin que la pièce tomba par terre ; et le vieux mendiant s'agenouilla péniblement pour la ramasser.

Un instant après, Touriri rencontra une femme dont on n'aurait pu dire si elle était jeune ou vieille, et qui tenait à son sein un nouveau-né coiffé de dartres et d'ulcères. Humble comme la poussière des chemins, si courbée qu'elle ne voyait pas ses yeux, elle le suivit en murmurant d'une voix molle une prière obstinée.

Non par dureté, mais par ennui, Touriri pressa le pas ; mais cette misère et cette plainte se traînaient toujours derrière lui. Il fouilla dans son escarcelle, ne trouvant pas ce qu'il cherchait. Enfin, d'un geste de colère, il jeta à la femme quelques pièces de cuivre.

Il aperçut alors, à trente pas devant lui, un homme sans bras ni jambes, accoté contre un mur. L'homme d'une voix forte, fausse et triste, et qui semblait une voix de bois, chantait une chanson d'amour, une chanson de Firdousi, pleine de fleurs, de rayons et d'oiseaux ; et cela était horrible à entendre. Touriri s'arrêta, et, comme celui-là du moins ne pouvait le suivre, il fit semblant de ne pas le voir et passa de l'autre côté de la rue.

Il marcha quelque temps encore, mais il ne sentait plus la joie de vivre. Il dit tout haut : —Ce soleil est insupportable !

Et il rentra chez lui.

Alors, ayant réfléchi, il appela son intendant et lui dit :

—Va dans la grand'rue. Tu rencontreras un vieux mendiant et tu lui donneras une pièce d'or ; puis une pauvre femme allaitant son enfant, et tu lui donneras deux pièces d'or ; puis un homme sans bras ni jambes, et tu lui donneras trois pièces d'or.

Mais, à partir de ce jour, toutes les fois que Touriri sortait dans la ville, un serviteur marchait devant lui, distribuant de l'argent à tous les mendiants et leur commandait de s'en aller pour que son maître ne les vit pas.

* * *

Et le sage Touriri devint de plus en plus aumônier et charitable. On eût dit qu'il n'y aurait plus de pauvres à Bagdad. Tous les jours, dans les salles basses de son palais, on distribuait à tous ceux qui se présentaient de la nourriture et de l'argent. Il fonda un hospice pour les enfants, un pour les vieillards, un pour les mères, un pour les infirmes et les malades. Et, quand on lui rapportait qu'un faux malade ou un faux indigent s'était fait secourir par ruse, il répondait :

—Laissez-moi en repos. Je n'ai pas le loisir de rechercher la vérité ni de la distinguer du mensonge.

Il dépensa de la sorte, pour le soulagement des autres hommes, plus des neuf dixièmes de ses immenses richesses. Même il réduisit le train de sa maison, et ne garda près de lui que les plus paresseux de ses poètes et les moins affirmatifs de ses philosophes.

Au reste, il continuait à vivre délicatement, parmi les plus beaux ouvrages de l'art, de l'industrie et de l'esprit des hommes ; et jamais il ne visita les hospices qu'il avait fondés, ne descendit dans les salles où il nourrissait les malheureux.

Un jour qu'il se promenait dans la ville, de pauvres gens l'entourèrent ; ils criaient tous ensemble qu'ils lui devaient la vie, et plusieurs s'agenouillaient et baisaient le bord de sa robe. Mais il se mit en colère, comme si ces témoignages l'outrageaient où le faisaient souffrir.

Et le peuple le considéra comme le plus vénérable homme et le plus



élevé en sainteté qui eut jamais vécu en Asie.

Quand il se vit près de mourir, il éloigna les philosophes et les poètes, et ne retint à son chevet qu'une jeune fille de quinze ans, la priant de ne lui rien dire, mais de le regarder avec ses yeux de bluet.

Il mourut.

Les pauvres—les anciens pauvres—de Bagdad suivirent toutes ses funérailles, et beaucoup pleuraient.

II

Par delà les temps, par delà l'espace, par delà les formes...

Où donc, alors ?

Je ne sais, ni moi ni personne.

L'âme de Touriri comparut devant Ormuz pour être jugée.

Ormuz lui demanda :

—Qu'as-tu fait sur la terre ? Quelles sont tes œuvres ?

Touriri, fort tranquille sur la sentence prochaine, répondit avec modestie :

—Certes, j'ai été faible, n'étant qu'un homme. Je me suis délecté aux belles lignes, aux belles couleurs, aux sons, aux parfums, aux contacts suaves et aux jeux futiles de la parole. Mais j'ai fondé de mes deniers quatre hôpitaux, j'ai donné aux pauvres neuf parts de mes biens, et je n'ai gardé pour moi que la dîme.

—Il est vrai, dit Ormuz, que tu ne fus pas un méchant homme et que, même, tu fus souvent conduit par un esprit de douceur. Néanmoins, tu n'entreras pas cette fois dans mon Paradis. Mais ton âme redescendra dans un autre corps et tu vivras une nouvelle vie terrestre afin d'expier et d'apprendre.

Touriri, fort étonné, demanda :

—Qu'ai-je donc à expier, Seigneur ?

—Rentre en toi-même, dit Ormuz, et connais-toi mieux. Quelle était ta pensée quand tu donnais aux pauvres ton bien ? Et, le jour où tu rencontrais le vieux mendiant, la femme pâle avec son nourrisson et l'homme sans bras ni jambes, qu'as-tu ressenti dans ton cœur ?

—Une immense pitié pour la douleur humaine, répondit Touriri.

—Tu mens, dit Ormuz. Leur vue te fut d'abord une surprise désagréable. Elle te rappelait trop brutalement l'existence de la souffrance et de la misère. Puis tu leur en voulais d'offrir leurs yeux par leur malpropreté et leur laideur. Tu leur en voulais aussi de leur avilissement, de la bassesse avec laquelle ils t'imploraient, et de l'opiniâtreté de leurs traînantes prières ; et tu leur jetais l'aumône avec dégoût. Tu méprisais si fort les malheureux qu'un jour tu ne pus supporter leurs actions de grâces, car la grossièreté des effusions populaires t'irritait ; et la délicatesse de ton goût refusa à ces pauvres gens le droit de te prouver, par leur reconnaissance, qu'ils n'étaient pas indignes de tes bienfaits. Tu t'efforças de supprimer la misère, estimant qu'elle souille le monde et qu'elle déshonore la vie. Mais je te le dis, moi qui sonde les consciences, il y eut de la révolte et de la haine dans ta charité.

—Mais, reprit Touriri, ce que je haïssais, ce n'étaient point les misérables, c'était la souffrance, c'était le mal, c'était Ahriman, votre éternel ennemi.

—Ahriman, c'est moi, répondit Ormuz.

—Vous, Seigneur ?

—Je suis Ahriman, étant Ormuz. Le bien ne peut sortir que du mal ; la vertu ne peut sortir que de la souffrance.

—Est-ce là, Seigneur, ce que vous avez trouvé de mieux ?

—Ne blasphème point. Le mal passera. Il n'existe que pour engendrer la félicité et la vertu. Quand la Terre, où se fait l'épreuve, aura disparu, quand toutes les âmes des justes seront avec moi, ce sera comme si le mal n'avait jamais existé.

—Cela est spécieux, dit Touriri. Mais qu'en faut-il conclure pour mon cas ? Quel sentiment pouvaient m'inspirer des créatures avilies et déplorables à voir ? Et que leur devais-je de plus que de soulager leur misère ?

—C'est pour te l'apprendre que je te renvoie sur la terre.

—Mais, Seigneur...

Touriri n'acheva pas. Plus d'Ormuz... plus de Touriri... l'abîme.

III

Rien de plus simple ni de plus triste que la vie de Tirirou. Il vaquit à Eschoub, de très pauvres

artisans. Il eut une enfance mal nourrie. Il apprit un métier, dont il vécut péniblement. Il avait des vertus de pauvre homme : il était assez honnête, assez bon et très résigné, mais il n'avait ni la fierté ni la délicatesse qui font le luxe de l'âme.

Il se maria pour n'être pas seul. Le travail manquait souvent. Sa femme et ses deux enfants moururent de misère. Un jour, il tomba d'un échafaudage, et, mal soigné, resta fort impotent des deux jarabes, avec un bras paralysé et une plaie incurable à l'autre bras.

Il lui fallait mendier. D'abord, il s'y prit mal ; honteux, il n'osait insister et il ne recevait presque rien.

Peu à peu, l'habitude lui vint de la main opiniâtrement tendue comme un engin de pêche, des attitudes humiliées, de la prière qui poursuit le passant et qui espère le lasser. Dès lors il reçut à peu près de quoi ne pas mourir de faim.

Et, n'ayant aucune joie au monde, quand il lui restait quelques sous, il s'enivrait avec la liqueur fermentée du maïs.

Une jeune fille très pauvre, qui habitait une petite chambre voisine de son taudis, l'ayant rencontré plusieurs fois, eut pitié de lui. Chaque matin, elle venait laver la plaie de Tirirou, lui faisant son lit, préparait sa soupe et raccommodait ses vêtements, sans rien lui demander pour cela. Elle s'appelait Kirka et n'était point belle ; mais ses yeux étaient si bons qu'on imait à les rencontrer. Et, sans savoir pourquoi, Tirirou guettait chaque matin, de son grabat, le moment où Kirka se levait, paraissant à sa fenêtre...

Un jour que Tirirou mendiait comme de coutume, un homme riche lui jeta avec dégoût une pièce d'or. Dans le même moment, Ormuz permit que l'âme de Tirirou se souvint d'avoir été celle de Touriri. Et Tirirou, voyant de la haine dans le regard de l'homme riche qui lui faisait l'aumône, comprit pourquoi Touriri avait été condamné par Ormuz. Il comprit que lui aussi, dans sa vie antérieure, il avait, tout en les secourant, haï les misérables pour leur avilissement et leur laideur, c'est-à-dire pour des choses dont ils n'étaient point responsables.

Le lendemain matin, quand Kirka vint lui pan-



ser sa plaie, il la regarda. Il vit qu'elle faisait cela sans dégoût et que ses yeux restaient bons et tranquilles. Et alors il s'aperçut que cette jeune fille qui le soignait et ne s'éloignait point de lui, bien qu'il fût horrible entre les misérables, était vraiment bonne et vraiment sainte. Quand elle eut fini de le panser, il lui baisa la main silencieusement et pleura.

Et Ormuz lui fit la grâce de mourir dans la nuit même, très doucement.

—Qu'as-tu compris ? demanda Ormuz à l'âme de Touriri-Tirirou.

—Voici, Seigneur. Il faut servir les pauvres pauvrement. Il faut entrer dans leur âme de pauvres, ne point les mépriser pour un abaisse-

ment et une diminution d'âme où nous aurions pu être réduits, nous aussi, si nous avions été accablés par les mêmes nécessités ; les aimer du moins pour leur résignation, eux qui sont le nombre et dont les colères unies balayeraient les riches comme des fétus de paille ; et rechercher enfin s'il ne subsiste pas chez eux quelque vestige de noblesse et de dignité. Et il faut les servir humblement ; il faut, de même qu'on se résigne à ses propres souffrances, se résigner à la misère des autres en tant qu'elle offense nos délicatesses ; il faut, tout en les soulageant, ne point se révolter contre cette misère, mais l'accepter comme on accepte les my-térieux desseins de Celui qui connaît seul la raison des choses. Car le but de l'univers, ce n'est point la production de la beauté plastique, mais de la bonté.

—C'est à peu près cela, dit Ormuz. Bon serviteur, entre dans mon repos.

JULES LEMAÎTRE.

LES MOIS FLEURIS : SEPTEMBRE

(Voir gravure)

Elle fera battre le cœur de tout bon disciple de Nemrod ou de saint Hubert, l'allégorique composition de M. Habert-Dys, destinée à figurer septembre, le doux et mélancolique Fructidor, mois de la chasse.

Quel beau coup de fusil que ce congrès de lapins prenant leurs gentils ébats dans ce joli paysage, sans avoir l'air inquiets le moins du monde du plomb du chasseur !

Et pourtant, non loin, un groupe lugubre d'oiseaux morts, dont l'aile est à jamais brisée, semble bien fait pour inspirer de profondes réflexions, même au plus insouciant des lapins, en lui rappelant que la vie est courte et sans cesse menacée, et que, d'un instant à l'autre, le plus cabriolant et le plus étillant du groupe, lui peut-être, tombera là, sur l'herbe odorante, mortellement atteint, sans pouvoir regagner son terrier.

Mais jamais lapin ne pousse si loin la réflexion. Et en attendant leur dernière heure, à laquelle ils ne songent guère, en vrais épicuriens, les joyeux animaux continuent à s'ébattre, content de leur sort et insouciant du problématique lendemain.

Cet amusant sujet varie de la plus heureuse façon la remarquable et attrayante série de nos mois fleuris, si favorablement accueillis par nos lecteurs.

Chez l'ouvrier chrétien. — La semaine est finie, le travail est terminé, les ouvriers sont partis en jetant un joyeux : Bonsoir. Son salaire tintant dans sa poche, l'ouvrier se hâte, content, il lui tarde de revoir sa femme, ses enfants, sa maisonnette, qu'il a quittés depuis le matin. Une propreté minutieuse embellit la modeste demeure, et le poêle reluit comme de l'or ; la femme et les enfants, tout joyeux, reçoivent le père à son arrivée. Le salaire honnêtement gagné suffit à la mère de famille, c'est la vie de son entourage bien-aimé ; elle trouve même quelque peu à mettre de côté ; cette modeste épargne n'est-elle pas le gage de ses vertus ? Et la joie et la paix, fruits d'un travail béni, règnent dans ce tranquille petit royaume.

Chez l'ouvrier sans Dieu. — La semaine est finie, le travail est terminé ; le père ne viendra pas, la nuit est déjà avancée. À la lueur de la lampe mourante, tristement, l'un après l'autre, les enfants vont prendre le repos : le sommeil pèse sur ces petits yeux ; la mère seule ne dort pas. La malheureuse, elle se glisse silencieusement hors de la pauvre chambrette ; elle connaît trop, hélas ! le lieu maudit. Elle y trouve son époux, ivre, la moitié du salaire est déjà dépensée. Alors, elle le supplie de le suivre, elle lui parle doucement, elle ne lui adresse pas un mot de reproche. Elle l'amène jusqu'à son lit, endormi et sans connaissance ; elle l'y étend avec soin, puis elle tombe elle-même à genoux : " Mon Dieu ! comment cela finira-t-il ? "

LA Nourriture



Lactée EST LA MEILLEURE.

POUR LES JEUNES ENFANTS elle remplace parfaitement bien le lait de la mère et sauve souvent la vie. **POUR L'INVALIDE** ou le **DYSPEPTIQUE** elle est de la plus grande valeur. Elle est la nourriture **La Plus Recherchée pour l'Enfant, La Meilleure pour l'Invalide, La Plus Agréable au Gout, La Plus Economique.**

150 REPAS D'ENFANTS POUR \$1.00

Nous enverrons une photographie cabinet du Trio de Mme. Dart—trois jolis enfants—à la mère d'un bébé qui naîtra dans le courant de l'année. Aussi un pamphlet de grande valeur sur les soins nécessaires à donner aux enfants et aux invalides. En vente chez les pharmaciens, 25c, 50c, \$1.00.

WELLS, RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le seul journal français du genre en Canada.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démanaison et darthes aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe, No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

VICTOR ROY, ARCHITECTE
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Frank Leslie's Illustrated, le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux États-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).



PROVINCE DE QUÉBEC

Département des Terres de la Couronne

SECTION DES BOIS ET FORÊTS

Québec, 9 août 1888.

Avis est par le présent donné, que, conformément aux dispositions de l'Acte 56 Victoria, chapitre 9, les coupes de bois suivantes seront mises à l'enchère, dans la salle de ventes du Département des Terres de la Couronne, en cette ville, mercredi, le 17 octobre prochain, à 11 A. M., aux conditions insérées plus bas, savoir:

Location	Milles carrés
No 7 1er rang Bloc A	16 1/2
No 8	16
No 9	29 1/2
No 11	40
No 12	37 1/2
No 10 2e rang	5 1/2
No 11	50
No 12	50
No 2 3e rang	50
No 3	50
No 4	50
No 5	50
No 6	50
No 7	50
No 8	50
No 9	50
No 10 3e rang	50
No 11	50
No 12	50
No 502 Rivière Coulouze	3
Arrière, Rivière Gatineau	58
Ile Calumet	3 1/2
Total	604 1/2

Agence du Bas Ottawa

L Rivière Rouge	25
Canton Boreas 1	6 1/2
Canton Chertsey	9 1/2
Total	40 1/2

Agence de la Chaudière

Canton Langevin No 2	38
Canton Langevin No 3	29
Total	67

Agence de Montmagny

Canton de Bellechasse	9 1/2
Total	9 1/2

Agence de Saint-Maurice

Batiscan No 7 Est	24
Total	24

Agence de Rimouski

Arrière Rivière Hamqui	8
Nemtagé No 2	48 1/2
Arrière Awaugish	38
Rivière Causapisc No 1 Nord	6
Canton Saint-Denis	15
Total	105 1/2

Agence du Lac St-Jean

Rivière Petite Péribonka No 12	25
" " " " " "	121 50
" " " " " "	122 10
" " " " " "	123 50
" " " " " "	124 50
Péribonka No 125	40
" " " " " "	42
" " " " " "	50
Mistassini No 128	2
" " " " " "	15
" " " " " "	10
" " " " " "	9
Ouatchouan Est No 131	12
Ouatchouan Est No 132	13
Ouatchouan Ouest No 133	13
Ouatchouan Ouest No 134	8 1/2
Arrière Ouatchouan Ouest, 135	16
" " " " " "	136 50
Lac des Commissaires sud-est 137	30
Arrière Lac des Commissaires sud-est No 138	20
Lac des Commissaires sud-ouest No 139	24
Arrière Lac des Commissaires sud-ouest No 140	20
Metabetchouan No 141	37
" " " " " "	25
Lac Kliskisnik No 143	18
Metabetchouan No 144	4 1/2
Lac Kamamintkongue No 145	36
branche N.-E. de la Rivière Ste-Marguerite No 146	79
N.-E. de la Rivière Ste-Marguerite No 147	80
Canton Ducreux No 148	534
Canton Dequen No 149	123
Canton Dequen No 150	23
Canton Dequen No 151	23
Rivière Pikauba No 152	1 1/2
arrière Rivière Péribonka est 153	34
Canton Boileau No 154	34 1/2
" " " " " "	13
" " " " " "	16
" " " " " "	4 1/2
" " " " " "	13
Total	1146 1/2

Agence Grandville

No 1, 1er rang, Est Lac Témiscouata	36
Canton de Parke No 1	24
" " " " " "	64
" " " " " "	64
" " " " " "	18
" " " " " "	19
No 45 Rivière St-François	14
No 46	164
No 47 Rivière Noire	38
Total	178 1/2

Agence de Bonaventure

Ruisseau Tom Ferguson	16
Rivière Escuminac	9
Ruisseau Glen	2
" " " " " "	3 1/2
Rivière André	4 1/2

Location	milles carrés
Canton de Carleton	1
" " de Hoppsud	7
Rivière Nouvelle No 2	50
" " " " " "	24
" " " " " "	30
Arrière Rivière Nouveaux Ouest	10
" " " " " "	16
Rivière Maun Est	25
" " " " " "	25
Total	220 7/12

Agence du Saguenay

Arrière Caillière	18
Canton Sagard	31 1/2
Nord Est de N. E. Branche de Rivière Ste Marguerite	15
Tadoussac Est	5
Rivière Manitou No 1 Est	30
" " " " " "	30
" " " " " "	30
" " " " " "	30
" " " " " "	30
" " " " " "	30
Canton Saguenay Est	32
Rivière Grande Trinité No 1 Est	50
" " " " " "	50
" " " " " "	50
Ouest	50
Rivière Grande Trinité No 2 Ouest	50
Petite Trinité No 1 Est	94
" " " " " "	11
" " " " " "	14
" " " " " "	14
Rivière Calumet No 1 Est	25
" " " " " "	25
Canton Lafleche	18
No 86 Petite Bergeronne Ouest	7
No 1 Est Petite Bergeronne	4
Total	614 1/2

Agence de Gaspé

Baie de Caspé Sud	11
Baie de Gaspé Nord	12 1/2
Canton Blanchet	9
Rivière York Nord	3
" " " " " "	6
Sydenham Sud	22
Canton Rameau	21 1/2
Canton Mailhale Sud	4
Rivière St-Jean No 1 Sud	12
" " " " " "	10
" " " " " "	11
" " " " " "	21
Darmouth Sud	19 1/2
" " " " " "	32
Arrière rivière Darmouth Nord	32
Total	203 5/12

CONDITIONS DE LA VENTE

Les locations ci-dessus décrites, suivant leur étendue donnée, plus ou moins, seront offertes en vente, à une mise à prix à être déterminée le jour de la vente.

Ces locations seront adjudgées aux plus hauts enchérisseurs.

Le prix d'achat et la rente foncière de la première année, par mille carré, devront être payés, dans tous les cas, avant l'adjudication finale, autrement la vente sera nulle et non avenue.

Des locations une fois adjudgées, seront sujettes aux dispositions des règlements concernant les bois de la Couronne, maintenant en force ou qui pourront le devenir plus tard.

Des plans, indiquant les terrains ci-dessus désignés, sont déposés au département des Terres de la Couronne, en cette ville, et au bureau des Agents pour ses localités, et seront visibles jusqu'au jour de la vente.

E. E. TACHE,
Assistant Commissaire des Terres de la Couronne

N. B.—D'après la loi, les journaux nommés à cet effet, par Ordre en Conseil, sont les seuls autorisés à publier cet avis.



Chester's Cure!

Pour la **L'Asthme** **Toux**
Bronchites **Rhumes**
Enrouements **Catharre**
Etc, etc.

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue LaGauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50



CHASSE ET PECHE

PROVINCE DE QUÉBEC

TEMPS DE PROHIBITION

CHASSE

(47 Victoria, ch. 25; 50 Victoria, ch. 10)

1 Caribou et chevreuil, du 1er janvier au 1er octobre.

2 L'original (mâle et femelle) en tout temps jusqu'au 1er octobre 1890.

N. B.—Il est défendu de se servir de chiens, collets, trappes, etc., pour faire la chasse de l'original, du caribou et du chevreuil. Personne (blanc ou sauvage) n'a le droit, durant une saison de chasse, de tuer ou de prendre vivants plus de 3 caribous et 4 chevreuils. Pour en tuer un plus grand nombre, il faut avoir préalablement obtenu un permis du Commissaire des Terres de la Couronne, à cet effet.

Après les dix premiers jours de prohibition, il est défendu aux compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur, ainsi qu'aux rouliers publics, de transporter tout ou partie (à l'exception de la peau) de l'original, d'un caribou et du chevreuil, sans autorisation du Commissaire des Terres de la Couronne.

3 Castor, vison, loutre, martre, pékan, du 1er avril au 1er novembre.

4 Lièvre, du 1er février au 1er novembre.

5 Rat-musqué (dans les comtés de Maskinongé, Yamaska, Richelieu et Berthier seulement), du 1er mai au 1er avril suivant.

6 Bécasse, bécassines, perdrix de toutes espèces du 1er février au 1er septembre.

7 Macreuses, sarcelles, canards sauvages d'aucune espèce, du 15 avril au 1er septembre, (excepté harles (bec-scies), huard, goelands.) Et en aucun temps de l'année, entre 1 heure après le coucher et une heure avant le lever du soleil. Il est aussi défendu de se servir d'APPELANTS, etc., durant ces heures de prohibition.

N. B.—Néanmoins dans les parties de la Province situées à l'est au nord des comtés de Bellechasse et Montmorency, les habitants peuvent chasser en toutes saisons de l'année, mais pour leur nourriture seulement, etc, les oiseaux mentionnés au No. 7.

8 Les oiseaux percheurs, tels que : les hirondelles, le tripi, les fauvettes, les moucherolles, les pics, les engoulevents, les pionsons, (rossignols, oiseau rouge, oiseau bleu, etc), les mésanges, les chardonnerets, les grives, (merle, flûte des bois, etc.), les roitelets, le goglu, les mainates, les gros-becs, l'oiseau-mouche, les coucous, les hiboux, etc., excepté les aigles, les faucons, les éperviers et autres oiseaux de la famille des falconides, le pigeon-voyeur, (tourte), le martin pêcheur, le corbeau, la corneille, les jaseurs, (récrolets), les piegrichères, les geais, la pie, le moineau, les étourneaux.

9 D'enlever les œufs ou nids d'oiseaux sauvages. En tout temps de l'année.

N. B.—Amendes variant de \$2 à \$100 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

Quiconque n'a pas son domicile dans la Province de Québec ou dans celle d'Ontario, ne peut, en aucun temps, faire la chasse en cette Province, sans y être autorisé par un permis du Commissaire des Terres de la Couronne. Ce permis n'est pas transférable.

PECHE

1 Saumon (à la ligne), du 1er septembre au 1er mai.

Saumon (à la ligne dans la rivière Ristigouche), du 15 août au 1er mai.

2 Truite tachetée (de ruisseau ou de rivière, etc.), du 1er octobre au 1er janvier.

3 Grosse truite grise, *lunge* et *winnonichs*, du 15 octobre au 1er décembre.

4 Doré du 15 avril au 15 mai.

5 Achigan et Maskinongé, du 15 avril au 15 juin.

6 Poisson blanc, du 10 novembre au 1er décembre.

Amendes variant de \$5 à \$20 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

N. B.—La pêche à la ligne (canne et ligne) SEULE est autorisée dans les eaux des lacs et rivières sous le contrôle du Gouvernement de la Province de Québec.

Toute personne non domiciliée dans la province de Québec est obligée de se procurer un permis du Commissaire des Terres de la Couronne pour pêcher dans les lacs ou les rivières sous le contrôle du gouvernement de cette Province et qui ne sont pas sous bail. Ce permis n'est valable que pour le temps, l'endroit et les personnes qui y sont indiqués.

DEPARTEMENT DES TERRES DE LA COURONNE, Québec, 18 juillet 1888.

E. E. TACHE,

Assistant-Commissaire des Terres de la Couronne.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 423.—CHARADE—SONNET

Je veux vous adresser un modeste sonnet, Mes aimables lecteurs. J'ajoute sans ambage Que c'est un jeu d'esprit qui va vous mettre [en rage. Ceci bien entendu, suivez-moi, s'il vous plaît.

Je veux être très clair, mais aussi très discret, Et sachant, mes amis, quel est votre courage, Je n'en veux abuser. Enfin je serai sage. Croyez également que je serai complet.

Mais je ne sais vraiment pas quel bout entre- [prendre....

Trop aisément j'ai peur de vous faire com- Il faudra cependant bientôt y arriver [prendre,

C'est fait, j'y suis.... Mon Un, quand il est [mon Deuxième, Se fait entendre au loin. Mon Tout, lecteurs [que j'aime, Etant tout près de vous, vous allez le trouver.

SOLUTIONS :

No 426.—Les mots sont : Amicale, Camelia. No 427.—Le mot est : Porte-feuille.

ONT DEVINÉ :

Mlle Eugénie Cinq-Mars, Louiseville ; L. U. Renaud, New-York ; L. A. Taillefer, Ste-Scholastique ; P. G. Roy, Lévis ; Arthur et Xavier, L'Islet ; Edgar Dion, Québec.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

COURS PRIVE DU SOIR

7 1/2 A 9 HEURES

M. E. M. TEMPLÉ

Professeur à l'Académie Catholique Commerciale et à l'École Normale

Dessin en tout genre, géométrie et perspective appliquée. Travaux à façon, rédaction et calligraphie d'adresses, ornements en tous genres. PRIX RÉDUITS.

Dessin appliqué à l'industrie : Lundi, Mercredi et Vendredi : Dessin artistique ; Mardi et Jeudi. Littérature, élocution française, etc. On peut se faire inscrire de midi à 1 heure et de 7 à 8 heures du soir, chez M. E. M. Templé, 230, rue Jacques Cartier, près la rue Ste-Catherine.

Eau Minérale de Saint-Léon

MAL D'YEUX GUÉRIS

Lisez l'important témoignage suivant du Rev. N. Guéroul, ministre de l'église d'Angleterre, Berthier, Can., qui parle par lui-même :

Je recommande fortement l'Eau de St-Léon pour le mal d'yeux ; elle m'a rendu un grand service pour cette maladie.

N. GUÉROUL

Montréal, 19 septembre 1886.

Circulars contenant d'importants certificats env. yez gratis sur demande.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

N. B.—Pour la dyspepsie ou l'indigestion buvez l'eau après chaque repas, et pour la constipation, prenez-la avant le déjeuner.

Etable en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 1/4 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

(BATHES DES SOEURS) MONTREAL

HENRI LARIN, PHOTOGRAPHE 18—RUE SAINT-LAURENT—18 MONTREAL

17722



UN DELICIEUX THE DE BŒUF

EST PRÉPARÉ AVEC

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Rentrée des Classes

La maison WM. KING & CIE. invitent spécialement tous les parents qui ont des enfants à mettre en classe de venir voir leur assortiment de Lits en Fer, Somniers, Matelats, Bureaux, Chiffonniers, Lavemains, Chaises, Pupitres, etc. Prix des plus raisonnables.

WM. KING & CIE,

652, RUE CRAIG, MONTRÉAL

A LA PHARMACIE DU PEUPLE CASTOR FLUID

On trouvera toujours à cette maison, outre les remèdes patentés de France, d'Angleterre, des Etats-Unis et du Canada, toutes les sortes d'herbages tels que Racines, Feuilles, Ecorces, Fleurs, Bourgeons, Duvels, etc., etc.

Aussi une grande variété de graines pour oiseaux, nids et bains. Une visite est sollicitée.

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montreal

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent,

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORKER.

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2 cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino, 25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

CLASSE D.

Tirages : troisième mercredi de chaque mois

LE SEIZIÈME TIRAGE MENSUEL AURA LIEU

MERCREDI, 19 Septembre 1888

A DEUX HEURES P. M.

VALEUR DES LOTS

\$50,000

Gros lot : un immeuble de \$5,000

NOMENCLATURE DES LOTS

Table with 3 columns: Quantity, Value, Total Value. Includes items like 1 Immeuble de \$5,000, 1000 Services de toilette de \$5,000.

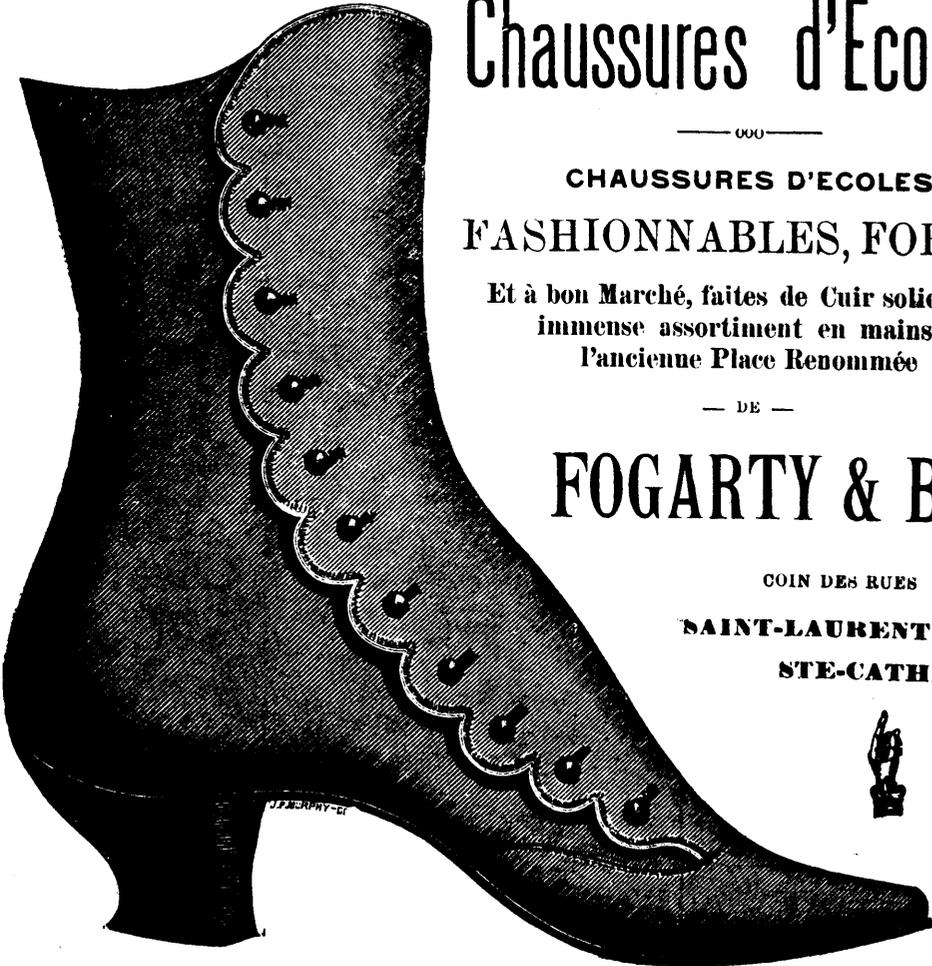
2,307 lots valant \$50,000

\$1.00 LE BILLET

Le Secrétaire : S. E. LEBEVRE Bureaux : 19, St-Jacques, Montréal, Canada.

N. B.—L'administration de la Loterie attire l'attention de ses clients sur les importants changements opérés dans la nomenclature des lots et les informe en même temps qu'elle discontinu la Deuxième Serie (billets de 25 cents).

Chaussures en Kid \$1.00



Chaussures d'Ecoles!

CHAUSSURES D'ECOLLES

FASHIONNABLES, FORTES

Et à bon Marché, faites de Cuir solide. Un immense assortiment en mains à l'ancienne Place Renommée

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET STE-CATHERINE

Chaussures en Kid \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 13 septembre 1888

L'EXPIATION

TROISIÈME PARTIE

VI.—COMÉDIE

Qui donc ? articula l'ancien intendant d'une voix sourde.

Ils restèrent face à face, s'observant.

—Oh ! tu le sais aussi bien que moi, j'en mettrais la main au feu.

—Prends garde de ne pas m'exaspérer.

Juan Antonio répondit par un éclat de rire.

—Prends garde ! Assurément ! C'est bien ce que je fais. Ne te l'ai-je pas dit, il y a un instant ?

Pablo s'était avancé vers son fils, la main levée.

Juan recula instinctivement. Il était tout pâle, mais, cachant ses sentiments sous un nouveau sourire, cette fois plein d'aigreur.

—Tu entends d'une façon singulière, dit-il, l'alliance qui devrait nous unir partout et toujours. Un homme comme toi devrait me savoir gré de la logique de ma conduite.

Puis, croisant ses bras sur sa poitrine :

—Il est inutile d'insister davantage. J'ai ces papiers, je les garde. Si tu t'obstines à vouloir les reprendre, je les remettrai à sir Richard Stone qui les conservera pour moi.

VII.—PERPLEXITÉS

Retiré dans son appartement où personne ne venait jamais troubler sa solitude, sir Richard Stone, assis sur un canapé, se livrait à une profonde méditation. Quelques moments auparavant, il avait eu avec Virginie un long entretien au sujet du prochain mariage d'Horace et lui avait déclaré qu'aussitôt cette union célébrée, il retournerait en Amérique où il voulait finir ses jours. Virginie lui avait répondu qu'elle ne le quitterait point, et quelque objection qu'il eût faite à cette résolution elle y avait persisté. Pour dérober son émotion aux regards de la jeune fille, il s'était réfugié dans sa bibliothèque. Maintenant qu'il était seul, il se laissait aller à ses réflexions sans crainte d'être surpris par des témoins. Il n'avait pas besoin, dans cette retraite à l'abri de tous les regards, d'essuyer les larmes qui s'échappaient de ses yeux. La porte était fermée et la targette poussée, il était sûr de ne pas être dérangé.

Les idées tourbillonnaient dans son cerveau. Ce n'était pas sans un brisement de cœur qu'il avait pris le parti de rentrer dans sa demeure d'Erié-City, après une si longue absence. Depuis seize ans qu'il vivait avec Horace et Virginie, il avait été, en dépit de son esprit positif, bercé par l'illusion. Il s'était habitué à ce nom de père que les deux jeunes gens n'avaient cessé de lui donner. Tout à coup cette joie venait d'être traversée par un événement qu'il ne pouvait songer à conjurer

puisqu'il y trouvait la réalisation du plus ardent de ses désirs.

Un matin, l'avant veille du jour où nous le trouvons plongé dans sa rêverie, don Tobias, le juif que nous avons déjà rencontré chez le docteur Monterey, était venu frapper à sa porte.

—Vous m'avez demandé, mylord, dit le personnage que les rédacteurs de la *Prensa Nacional* appelaient tour à tour Rothschild ou Shylock suivant les circonstances, vous m'avez demandé de rechercher quel est le fils de famille qui, appartenant à la haute noblesse d'Espagne, a voyagé en Amérique et principalement dans le nord des Etats-Unis, il y a une trentaine d'années, et y a mené une vie désordonnée partagée entre la débauche et le jeu. Je me suis si bien préoccupé de votre désir que je me suis fait, depuis notre dernière entrevue, une règle de poser la question à tous ceux que je connais. Le hasard n'a pas tardé à me servir de souhait. Ce matin même, un de ces jeunes gens dont la spécialité est de dérober l'héritage paternel avant d'en être les pos-

seurs légitimes, m'a avoué que son père avait longtemps habité Erié-City en Pensylvanie.

—Erié-City ! s'exclama sir Richard en faisant un soubresaut.

—C'est bien la ville qu'il a désignée.

—Et quel est le nom de ce jeune homme ?

—Don Juan-Antonio Garcia.

—Et celui de son père ?

—Pablo.

—Que font-ils l'un et l'autre ?

—Le fils est employé dans les bureaux du ministère ; le père est propriétaire, rentier, spéculateur à la Bourse.

—Connaissez-vous ce Pablo Garcia ?

Don Tobias détailla le portrait de l'ancien intendant du duc. Sir Richard réfléchit longtemps, puis, d'un air impassible, il se leva et alla prendre

dans le tiroir d'un secrétaire un coffret qu'il enleva et posa sur la table.

—Pourriez-vous, demanda-t-il, vous procurer quelques lignes de l'écriture de don Pablo et aussi de celle de son ancien maître, le duc de Balboa, que vous venez de me nommer ?

—J'ai devancé votre désir, mylord, fit le juif. Il n'y a rien de tel pour constater l'identité des gens que leur écriture. Voici deux pièces que don Juan m'a remises ou plutôt que je lui ai achetées contre beaux dours sonnants. L'une est une carte de visite où don Alexandre a tracé deux phrases de sa main. L'autre est une lettre de don Pablo, plus longue et par conséquent plus utile.

Le quaker prit les deux papiers, les considéra sans prononcer une parole ; puis, ouvrant le coffret, en retira une liasse dont il défit flegmatiquement le cordon. Il étala sur la table quelques documents jaunis par le temps, mit en regard la carte et la lettre que venait de lui donner le juif, et se livra à un travail minutieux d'examen.

Quoiqu'il ne donnât aucun signe d'émotion, le léger tremblement de sa main et la flamme de ses yeux trahissaient ses pensées.

—Ah ! murmura-t-il, si j'étais enfin arrivé au but !

Le juif, en homme qui sait son métier, se tenait, à quelque distance, attendant qu'on l'interrogeât.

—Et c'est tout ce que vous avez pu apprendre ? questionna sir Richard séchement.

—Tout ou presque tout. J'ai essayé de faire parler don Pablo à la Bourse, mais je n'ai pu arracher de lui que deux ou trois mots vagues...

—Et ces mots.

—Se réduisent à peu de chose. Le duc de Balboa, qui n'était qu'un cadet sans fortune avant d'avoir recueilli l'immense succession de son frère, a voyagé en Amérique, il y a plus de trente ans.

—Et qu'y a-t-il fait ?

—Je l'ignore. Don Pablo est resté là-dessus muet comme un poisson en dépit de mon habileté. Heureusement, j'ai une autre corde à mon arc.

—Laquelle ?

—Mais je ne puis la faire vibrer si vous n'êtes disposé à subir des sacrifices qui pourraient dépasser vos intentions, mylord. Juan Antonio est un de ces bourreaux d'argent dont les mains sont toujours prêtes à recevoir l'or qu'on veut y mettre sans regarder à son aloi. Il doit posséder les secrets de son père. J'ai idée qu'il ne se

rait pas impossible de lui délier la langue. Mais encore faut-il que j'aie carte blanche.

Sir Richard eut un mouvement de répulsion. Ce marchandage d'une conscience, quelque vanale qu'elle pût être, lui répugnait. Cependant il se contint.

Dans la même journée, don Tobias eut au café Armina un long entretien secret avec Juan Antonio. Le lendemain, la copie de la correspondance du duc avec l'ancien associé de sir Richard était entre les mains de ce dernier.

Désormais le doute n'était plus possible pour le quaker. Il avait d'une part des témoignages irrécusables de l'identité de Pablo Garcia, de l'autre des preuves accablantes de la complicité de don Alexandre avec ce scélérat. Pour accomplir sa vengeance si longtemps attendue, il n'avait plus qu'à les dénoncer l'un et l'autre à la justice.



Rosita lisait sur le visage de sa jeune maîtresse la tristesse qui l'accablait.—(Voir page 46, col. 3.)

Mais révéler publiquement le passé du duc de Balboa et le livrer à la loi, n'était-ce pas rendre impossible le mariage d'Horace et d'Ana et blesser mortellement le peintre au cœur ? L'alternative était affreuse. Les lettres du duc établissaient à l'évidence qu'il avait bénéficié des malversations de Pablo et elles autorisaient tous les soupçons. Sir Richard était maintenant convaincu que sa pauvre femme avait été victime de machinations de ces deux criminels, jouissant en paix du silence qui couvrait leurs actes. Sans doute ils ne pouvaient l'un et l'autre échapper au châtement, quelque tardif qu'il fût. Mais était-il permis d'imprimer au front de la fille la flétrissure qui ne devait stigmatiser que le père ?

Traîner Pablo Garcia devant les tribunaux, c'était — à moins de transiger avec la morale, c'est le quaker n'était pas homme à avoir cette faiblesse et cette lâcheté — c'était, il ne se dissimulait pas, fatalement livrer le duc aux mêmes juges et, par une conséquence inévitable, marquer du même signe de la réprobation le coupable indigne de toute clémence, et l'enfant pure de toute faute. L'opprobre est comme le charbon qui noircit ce qu'il ne brûle pas. La réputation d'Ana de Balboa, jetée dans un même creuset avec celle de son père, n'en sortirait pas intacte et le procès criminel ne pouvait avoir d'autre effet que d'écraser Horace et sa fiancée sous le poids d'un malheur immérité. Le quaker se demandait s'il avait le droit, pour assouvir sa vengeance, de sacrifier à sa haine contre l'homme exécration qui lui était le plus odieux du monde, le bonheur de l'homme loyal et innocent qui lui était le plus cher.

Toutes ces pensées se groupaient dans son cerveau et l'oppressaient, et son âme, jusqu'alors inflexible sur tout ce que dicte le devoir, s'effaçait à mesure qu'il interrogeait sa conscience. Il y avait plus d'une heure qu'il était en proie à cette perplexité, lorsqu'il entendit un léger coup frappé à la porte de la chambre.

Un moment il hésita à ouvrir, mais le visiteur insista. Sir Richard se leva enfin avec un geste d'ennui et, d'un pas lent, il alla ouvrir.

— Je vous avais bien dit, Thomson, fit-il sévèrement en livrant passage à son majordome, que je ne voulais, dans aucune circonstance, être importuné ici.

Le majordome s'inclina d'une raideur britannique.

— Quelqu'un prétend avoir à vous communique une affaire de la plus grave importance qui concerne la naissance de M. Horace et de Miss Virginie.

Sir Richard réfléchit un instant.

— C'est un étranger, continua le majordome : il n'a pas donné son nom, il est vêtu simplement, mais il a l'air d'un brave homme.

Le quaker garda le silence.

— Faites entrer, dit-il enfin.

Et, se reculant au fond de la pièce, il attendit debout.

VIII.—DON SANTOS ALFARO

Deux minutes après, le majordome introduisit un vieillard, dont le costume noir, les gants de coton, les bottines lacées, la cravate de satin, tout l'ensemble de la mise, trahissaient l'ouvrier endimanché. Ses cheveux blancs ramenés sur les tempes, sa barbe rasée de frais, son chapeau de soie bien lisse qu'il tenait avec gaucherie à la main indiquait que, pour se présenter dans la demeure opulente du quaker, il avait apporté un soin particulier à sa toilette. Sir Richard fixa sur lui un regard pénétrant, analysant à la fois l'attitude et le visage du visiteur qui ne cachait pas son embarras.

— Je suis sir Richard Stone, que désirez-vous monsieur ?

— Vous, sir Richard Stone, vous ! Ah ! mon Dieu ! Quel bonheur ! Pardonnez-moi, señor, mais mes jambes fléchissent. Cette rencontre inespérée me bouleverse.

Il s'appuya à la table pour ne pas s'affaïser.

Sir Richard s'avança et lui tendit la main pour lui venir en aide. Il remercia d'un sourire affectueux.

— Ce n'est rien... rien... que l'excès de la joie... Ah ! le monde est si mauvais que lors-

qu'on se trouve devant un honnête homme, on éprouve je ne sais quoi qui fait tressaillir le cœur.

L'inconnu tira lentement de sa poche un grand foulard de soie couleur de tabac et s'épongea le front à plusieurs reprises. Puis, se rapprochant brusquement du quaker il tomba à genoux.

— Ah ! comment vous remercier !

En dépit de son flegme, le quaker eut un geste d'impatience.

— Me remercier, monsieur, dit-il. Qu'ai-je donc fait pour vous ?

— Ah ! c'est juste, mylord, vous ne savez point.

Je parle sans rien dire. Mais excusez-moi, on ne se possède pas dans ces circonstances. Je m'appelle le Sanctos Alfaro, et je suis originaire du village de la frontière franco-espagnole. En réalité, je suis de nationalité française, mais toute ma vie s'est pour ainsi dire passée sur un territoire de l'Espagne, où j'ai exercé pendant cinquante ans la profession de colporteur.

L'inconnu prononçait ces paroles avec une aisance naturelle. Fréquemment il s'interrompait pour donner cours à un sanglot et pour essuyer ses larmes ou la sueur qui ruisselaient sur son visage.

— Asseyez-vous, dit Sir Richard avec bienveillance ; reprenez votre calme. Vous m'expliquerez ensuite l'objet de votre visite.

— Merci, merci, mylord ; je sais bien que je ne m'étais pas trompé en vous croyant meilleur que la plupart des hommes. Oui vous avez raison, j'ai besoin de me calmer. Ces coups-là sont toujours violents à mon âge. Ah ! c'est que vous avez fait ce qu'on ne fait plus maintenant. Au temps de saint Vincent de Paul et de saint Jean de Dieu, je ne dis point, mais aujourd'hui... qui donc s'occupe encore de recueillir les pauvres enfants abandonnés sur le grand chemin ?

Sir Richard pâlit. La dernière phrase de l'inconnu avait éveillé tout à coup dans ses souvenirs la scène qui s'était passée seize ans et demi auparavant près de la Bidassoa. Quel était cet étranger qui faisait allusion à cet événement ? Pourquoi s'était-il annoncé comme un messenger de nouvelles importantes relatives à ces faits jusqu'alors demeurés mystérieux pour tout le monde ?

Le quaker prit de nouveau le visiteur par la main et l'obligea à s'asseoir.

— Tranquillisez-vous, brave homme !

L'inconnu avait porté religieusement la main de son hôte à ses lèvres et y avait déposé un long baiser.

Sir Richard remarqua que cette étreinte, malgré son effusion, ressemblait plutôt au serrement d'un étou qu'à une démonstration cordiale. Il essaya de se dégager et n'y parvint que lorsque l'inconnu lui eut rendu la liberté, comme sans y prendre garde.

— Il y a seize ans et demi, dit l'étranger en exhalant un profond soupir, j'allais, comme Simon de Nantua, de place en place, un ballot sur le dos, gagnant péniblement, mais convenablement ma vie, et poussant devant moi mes deux mules, encore plus chargées que moi, car elles avaient, outre leur bât, à porter chacune un de mes enfants. Je me rendais à la foire de Mauléon dans les Basses-Pyrénées, en France ; et j'avais le projet, une fois ma vente achevée et mes marchandises réalisées en espèces, de mettre ma petite Agueda en pension et de conduire mon petit Richard, il s'appelait Richard, comme vous, mylord, chez un médecin en renom, car la santé de cet enfant m'inquiétait. Hélas, l'homme propose et Dieu dispose ! Je bâtissais mes châteaux en Espagne, c'est le cas de le dire et je roulais dans mon esprit toutes sortes de beaux projets sur l'éducation que je voulais donner à mon fils et à ma fille, quand tout à coup une voix rauque et menaçante me cloua sur place.

— Halte là ! Un pas de plus et vous êtes mort.

— Je n'étais pas revenu de la surprise causée par cette injonction que je me vis entouré par trois bandits armés jusqu'aux dents.

L'inconnu s'arrêta une minute pour interroger rapidement la physionomie du quaker, et, voyant que celui-ci restait impassible :

— Ils avaient la figure couverte de suie et leurs gestes annonçaient clairement le sort auquel je devais m'attendre.

— J'eus pourtant la force de dire :

— Prenez tout ce qui m'appartient, mais ayez pitié de mes enfants.

— Un des brigands eut un ricanement sinistre.

— Tes enfants font partie du butin, dit-il, et certes, ils valent mieux que toute cette pacotille.

— Je voulais résister. Ils se jetèrent sur moi, me terrassèrent, et deux d'entre eux me tinrent enchaîné, pendant que le troisième s'éloignait avec mes mules et les deux pauvres petits qui me tendaient les bras en poussant des cris de détresse.

— Mes enfants ! mes enfants ! m'écriai-je en me débattant vainement.

— Tais-toi ! rugit un des voleurs en appuyant sur ma poitrine le canon de son escopette. Si tu veux ravoïr tes morveux dont nous n'avons que faire, en somme, tu apporteras ici demain, à la même heure, mille douros, et si tu y manques, tu pourras dire adieu à ta progéniture.

— Je fis un effort surhumain et parvins à m'échapper. Je m'élançai à la poursuite du ravisseur. Tout à coup, je reçus sur la tête un coup de crosse de carabine et je m'abattis comme une masse.

— Je demeurai privé de connaissance pendant plusieurs heures. Quand je repris mes sens, j'étais enveloppé de ténèbres et j'avais les mains glacées. Il me sembla que j'allais mourir, et je recommandai mon âme à Dieu, confiant mes pauvres enfants à sa sainte garde.

L'inconnu éclata en sanglots.

— Hélas ! hélas ! mes enfants ! mon unique bonheur au monde ! Les misérables m'avaient tout pris. Ah ! excusez-moi, mylord, les blessures du cœur ne se cicatrisent jamais !

Sir Richard avait pitié du narrateur dont le chagrin était vraiment navrant.

— Par bonheur, continua l'inconnu, après plusieurs minutes d'interruption, un voiturier, qui faisait régulièrement ce trajet et qui m'avait rencontré quelquefois, passa sur la route. Il me transporta chez moi, mais dans quel état ! J'étais à peine reconnaissable. Je passai quinze jours entre la vie et la mort. Dès que je pus me lever, ma première pensée fut pour mes enfants. Je vendis tout ce que je possédais et je réunis les mille douros fixés pour la rançon. Quatre semaines s'étaient écoulées depuis l'agression, lorsque je revins à l'endroit où elle avait eu lieu. Je ne découvris plus aucune trace des bandits, et après avoir erré plusieurs jours aux alentours, questionnant inutilement tout le monde, je fus obligé de rentrer chez moi avec la douloureuse conviction que mes enfants étaient à jamais perdus pour moi.

Il s'arrêta de nouveau et constata que le quaker prenait enfin intérêt à son récit.

— Je fis toutes les recherches possibles et imaginables, je mis en jeu la police, les autorités ; je n'aboutis à rien, absolument à rien. Seize années et demie de cruelles angoisses se succédèrent ainsi. Pas un instant le souvenir de mes enfants ne s'effaça de mon esprit, pas une minute je ne cessai de voir leurs traits qui s'étaient gravés dans mon cœur. Je repris mon travail, marchant devant moi, l'âme brisée par le désespoir, mylord, et implorant chaque jour la Providence de mettre un terme à cette horrible souffrance. J'amasai ainsi, en quelque sorte malgré moi, une petite fortune que j'économisai avec avarice, me disant que mes enfants la trouveraient un jour, car je ne pouvais me faire à l'idée de leur mort.

— Pardonnez-moi, mylord, tous ces détails rétrospectifs ; ils étaient nécessaires pour vous faire comprendre mon trouble en vous voyant lorsque vous avez bien voulu donner l'ordre de m'introduire ici. J'arrive au véritable objet de ma visite. La Providence a eu pitié de moi après m'avoir soumis à seize ans et demi d'épreuves. Il y a un an, je reçus la lettre que voici, mylord.

L'inconnu tira de la poche de sa redingote un portefeuille qu'il ouvrit pour y prendre un papier qu'il déplaça, puis, d'une voix coupée par une espèce de hoquet, il lut lentement :

— Señor don Santos Alfaro. Un criminel, condamné aux travaux forcés à perpétuité et enfermé dans le pénitencier de Ceuta, vient de rendre son âme à Dieu. Avant de mourir, il a pu se confesser à moi et m'a supplié de vous écrire ce qui suit :

« Senor don Santos Alfaro. Trois bandits vous ont dépouillé, il y a seize ans et demi, non loin de la Bidassoa. Ils vous ont pris non seulement vos marchandises, mais vos deux enfants. Ils ont attaché ces derniers à un arbre, espérant que vous reviendriez les chercher avec l'argent fixé pour leur rançon. L'un des bandits s'était embusqué à proximité, attendant votre retour. Quelques heures après, une chaise de poste passa en cet endroit. Un homme âgé en descendit. C'était, à n'en pas douter, un Anglais ou un Américain. Le bandit, mû par un dernier reste d'humanité, avait cloué à l'arbre, au-dessus de la tête des enfants un papier portant cette inscription :

Passant : Ces deux enfants sont orphelins. Ils sont nés en Espagne. Ne t'occupe pas d'en savoir davantage ; protège-les, si tu le veux ; emmène-les au bout du monde, si tu en as envie.

« Le voyageur délia les enfants et les emporta dans sa chaise de poste qui repartit. Le bandit la suivit prudemment, et à la première halte, en causant adroitement avec le cocher, il apprit que l'Anglais ou l'Américain s'appelait sir Richard Stone. »

« Voilà mon cher monsieur, la confession que j'ai reçue du mourant et qu'il m'a autorisé à vous révéler. Ce grand coupable qui a comparu devant le tribunal de Dieu, avait conservé votre portefeuille qu'il avait trouvé parmi les marchandises volées, et qui contenait des papiers établissant votre identité. Grâce à ces précieux documents, j'ai su votre adresse. Je vous y écris cette lettre, et j'espère qu'elle vous parviendra en temps encore utile pour vous aider à retrouver, avec la grâce divine, vos enfants si méchamment enlevés à votre affection paternelle. Que le Seigneur vous ait en sa sainte garde et vous rende heureux. »

« JOSÉ MARIA VAQUERO,
Aumônier du pénitencier de Ceuta. »

L'inconnu n'avait, pendant cette lecture, perdu de vue aucun des mouvements du quaker. Lorsqu'il eut fini, il plia la lettre, la remit d'une main tremblante dans son portefeuille, puis avec un accent dont il eut été difficile de suspecter la sincérité.

— Ah ! mylord ! Sans vous mes pauvres enfants auraient infailliblement péri !

Les larmes jaillirent plus abondantes de ses yeux, et sa main chercha celle du quaker. Il la saisit avec exaltation et la couvrit de baisers.

Le langage de cet homme était si simple, si franc, le témoignage qu'il produisait si concluant, la concordance des faits si manifeste, la reproduction des termes du billet cloué à l'arbre si absolument exacte, que sir Richard ne pouvait hésiter à ajouter foi à tout ce qu'il venait d'entendre. Aussi d'une voix très émue :

— C'est à la Providence, dit-il, beaucoup plus qu'à moi que doit s'adresser votre reconnaissance. Je n'ai été que l'instrument des desseins de Dieu.

L'inconnu n'avait pas attendu la fin de cette phrase pour se jeter dans les bras du quaker :

— Ah ! merci ! merci ! encore une fois merci ! Vous êtes mon sauveur comme vous avez été le leur.

Il y eut un silence.

Malgré son flegme, sir Richard ne pouvait maîtriser son trouble, et plus d'une fois il avait porté la main à ses yeux humides.

Tout à coup l'inconnu se leva et avec un geste de supplication :

— Ah ! mylord, mettez, je vous en conjure, le comble à votre bonté, à vos bienfaits, en ne prolongeant pas l'impatience que j'ai de voir mes enfants, de les embrasser ! Il me reste, je le sais, peu de droits sur eux. S'ils me doivent la vie, vous les avez sauvés de la mort, vous les avez élevés, vous leur avez, sans nul doute, donné une brillante éducation, et leur pauvre père, dont ils ne savent peut-être plus même le nom, ne peut invoquer d'autre titre à leur attachement que son inaltérable amour pour eux. Mais vous comprenez mon insistance, n'est-il pas vrai, mylord, vous l'excusez, n'est-il pas vrai, et vous ne voulez pas faire durer mes angoisses ?

Le quaker s'abstint une minute de répondre.

— Vos enfants, dit-il, ont tous deux l'âme noble et sensible ; je n'ai pas eu besoin de leur apprendre à ne pas vous oublier, et l'un et l'autre n'ont cessé de prier Dieu pour vous et d'espérer que

vous leur seriez rendu. Mais la joie que va leur causer votre retour serait, je pense, trop brusque s'ils n'y étaient pas préparés. Votre fille surtout est un de ces cœurs délicats qui ne peuvent ressentir, sans péril les commotions violentes, même quand elles ont pour cause l'excès du bonheur. Nous pourrions compromettre sa santé, si nous ne tenions pas compte des ménagements que réclame toujours l'annonce d'une semblable nouvelle.

L'inconnu fit un geste imperceptible de dépit, mais aussitôt avec un air de parfaite soumission :

— Je n'ai qu'à vous obéir, mylord. Votre prudence me prouve une fois de plus votre sollicitude.

Sir Richard avait tiré le cordon de la sonnette. Thomson parut :

— Prévenez Mlle Virginie et M. Horace que je désire les voir à l'instant même.

Le majordome s'inclina, mais ne bougea pas de place.

— Les señoritos sont sortis ensemble il y a une heure, dit-il, et m'ont averti qu'ils ne rentreraient pas avant le dîner. Je crois avoir entendu qu'ils se proposaient de faire une visite à dona Ana de Balboa, et de là une promenade en voiture.

Le quaker se tourna vers l'étranger.

— Je suis désolé de ce contre-temps, dit-il.

— J'ai attendu seize ans et demi, je suis de ceux, mylord, qui savent se résigner.

— Revenez ce soir même vers huit heures, nous vous attendrons avec la plus grande impatience.

— La mienne sera tout aussi vive, mylord.

Le visiteur saisit de nouveau la main que lui tendait son interlocuteur.

— Ah ! mylord, s'exclama-t-il, rien ne pourra épuiser ma gratitude.

Il se baissa jusqu'à terre pour se répandre en salutations, et, reconduit par Thomson, gagna la porte de la chambre, non sans se retourner plusieurs fois pour renouveler ses protestations de dévouement.

IX. — UN BON PÈRE DE FAMILLE

A peine le visiteur fut-il éloigné que Sir Richard retomba dans ses réflexions. Le nouvel incident qui venait de se produire ne faisant qu'ajouter aux perplexités de sa situation une complication encore plus embarrassante.

Un moment, le quaker s'était laissé convaincre par les paroles et les prières de Virginie. Sans abandonner son projet de départ, il avait incliné à céder aux vœux de la jeune fille et il était presque décidé à l'emmenner avec lui en Amérique.

Brusquement, l'arrivée inopinée de don Santos Alfaro avait traversé ce plan.

Il était vraisemblable que le colporteur réclamerait le privilège de la paternité et ne voudrait pas se séparer de ses enfants, si longtemps perdus pour lui. Virginie était mineure ; elle serait obligée de suivre son père. Mais comment accepterait-elle ce devoir ? Comment pourrait-elle, sans en avoir le cœur brisé, se soumettre à une obligation qui devrait l'éloigner, peut-être à jamais, de celui à qui, peu d'heures auparavant, elle avait témoigné et juré un attachement si profond.

Le quaker cherchait vainement la solution de ce pressant problème, lorsque Thomson vint lui annoncer que les deux jeunes gens l'attendaient au salon, suivant son désir. Il se leva, se regarda dans la glace, composa son visage, essayant un sourire pour le rasséréner, reprit sa gravité habituelle et alla rejoindre, sans précipiter le pas, ses enfants d'adoption.

— Eh bien donc, père, s'écria Horace joyeusement et s'empressant de courir à sa rencontre et en lui prenant les deux mains avec une tendresse toute filiale, vous avez donc à nous apprendre un événement extraordinaire ?

— Extraordinaire, en effet, mon cher murillo, et presque miraculeux. Préparez-vous mes enfants, à recevoir la nouvelle du plus grand bonheur qui puisse vous échoir.

Horace et Virginie entraînèrent le vieillard sur un canapé et l'obligèrent à s'asseoir entre eux.

— Cette après-midi s'est présenté chez moi un

homme déjà vieux, d'un air respectable, qui se dit marchand colporteur retiré des affaires et prétend être votre père.

Les deux jeunes gens eurent un tressaillement. — Notre père ! s'exclamèrent-ils en se regardant mutuellement avec stupeur.

Il y eut un moment de silence.

— Oui, mes amis, votre père, reprit le quaker. Celui que nous cherchions inutilement depuis tant d'années est enfin retrouvé. Les preuves de son identité sont manifestes.

Sir Richard se tut pour étudier sur leur physionomie l'effet de cette soudaine révélation.

— Notre père ! répéta Horace.

— Où est-il ? s'écria Virginie. Pourquoi n'est-il pas déjà dans nos bras ?

— Comme vous étiez absents, il a dit qu'il reviendrait ce soir.

— Un père qui a passé seize ans de sa vie sans avoir aucune nouvelle de ses enfants, ne dit pas : « Je reviendrai, » il attend.

Cette réflexion, échappée à Virginie, en quelque sorte malgré elle, fut soulignée par un geste de doute que le peintre ne put réprimer.

— Virginie a raison, dit-il.

Sir Richard rapporta mot pour mot l'entretien qu'il venait d'avoir avec le visiteur. En dépit de la lettre produite par le colporteur à l'appui de ses assertions, les deux jeunes gens ne pouvaient se défendre un sentiment d'incrédulité. Il y avait, ou ret. dans le récit de don Santos Alfaro, à côté de grandes probabilités d'authenticité, une invraisemblance que leur joie tâchait de rendre explicable et qu'un soupçon involontaire persistait à ne pas écarter tout à fait.

Ces pensées les absorbèrent pendant tout le dîner. A peine échangèrent-ils quelques paroles avec le quaker, livré lui-même tout entier à ses méditations.

Huit heures sonnèrent lorsqu'ils étaient encore à table.

A ce moment, Thomson ouvrit la porte, et d'une voix haute annonça :

— Monsieur don Santos Alfaro.

Le visiteur qui répondait à ce nom s'avança dans la chambre d'un air qui accusait plus d'embarras que d'émotion.

Virginie avait fixé ses regards sur lui et, portant la main à son cœur, elle s'étonnait de ne pas le sentir battre plus rapidement que de coutume.

Horace et sir Richard s'étaient levés.

Don Santos était très pâle.

— Quoi, dit-il d'un accent suffoqué, cette señorita serait mon Agueda, ce jeune homme serait mon Richard ! Ah ! mon Dieu ! Je ne sais ce que j'éprouve. Permettez-moi de m'asseoir.

Il se laissa tomber sur un siège.

Horace et Virginie, obéissant à un mouvement de tendresse, s'étaient rapprochés de lui.

— Mes enfants ! fit-il d'une voix défaillante en leur tendant les bras.

Mais ces bras retombèrent lourdement le long de son corps comme si tout à coup ses forces l'avaient abandonné, et, exhalant un soupir, il ferma les yeux.

Virginie, croyant qu'il s'était évanoui, saisit le cordon de la sonnette.

— Non, ce n'est rien, ma fille, murmura don Santos avec un sourire de bonté. Ah ! il y a si longtemps que je vous cherche ! Et dire que je vous vois là tous deux, si grands, si beaux ! Que voulez-vous ? Un père ne commande point à son émotion !

Il parlait et pleurait si sincèrement, il y avait tant de vraie sensibilité dans son visage doux et calme, encadré de cheveux blancs comme la neige, que Virginie s'élança vers lui en poussant un cri et lui jeta ses deux bras au cou.

Cette scène d'effusion muette se prolongea pendant plusieurs minutes. Des larmes brillaient dans les yeux de tous les assistants.

Don Santos répéta la narration qu'il avait déjà faite à sir Richard.

— Et ma mère ? demanda Virginie. Ah ! parlez-nous d'elle, je vous en supplie !

— Elle est morte, il y a longtemps, ma chère fille. C'était une sainte femme qui vous aimait si ardemment qu'une fois séparée de vous, elle n'a pu survivre à sa douleur.

Un long sanglot acheva cette phrase.

Les deux jeunes gens étaient sans voix.

—Ah ! mylord, dit le visiteur après un long silence et en joignant les mains, tandis que son regard restait attaché sur le quaker, je voudrais être riche comme Crésus et puissant comme un roi pour vous prouver que vous n'avez pas obligé un ingrat en comblant mes enfants de vos bienfaits. Mais, hélas ! je ne possède qu'un bien modeste avoir ! Je ne puis, en échange de votre magnanimité, que vous offrir ma vie ; elle vous appartient désormais, mylord, et je serais heureux de trouver une occasion de mourir pour vous.

—Je n'ai fait, monsieur, dit le quaker, que remplir le devoir imposé à tout homme sur la terre, Dieu ne nous a-t-il pas commandé de venir en aide à notre prochain ? Si j'ai pris soin de vos enfants, de leur éducation, la certitude d'avoir bien agi est pour moi une récompense suffisante. L'attachement que vos enfants ont pour moi m'a déjà payé avec usure de tout ce que j'ai pu faire pour eux.

—Oh ! ne parlez pas ainsi, s'exclama Virginie en se tournant vivement vers sir Richard. Notre attachement n'a pas seulement existé dans le passé, il existera à jamais ! Dieu nous rend le père qui nous a donné la vie, il ne nous enlève pas celui qui nous a donné le bonheur. Au lieu d'un, nous en aurons deux.

Et, posant doucement sa main sur l'épaule du quaker, elle lui adressa un regard d'ineffable pitié filiale où passait tout ce qui tressaillait en ce moment dans son âme.

—Je sais bien, reprit don Santos, que mes enfants, après avoir été tant d'années habitués à vivre avec leur généreux protecteur, éprouveront quelque chagrin à s'éloigner de lui.

Il s'arrêta pour juger de l'impression produite par cette phrase prononcée lentement et presque scandée, mais sans paraître remarquer que le visage de la jeune fille s'était tout à coup couvert de pâleur.

—Mais vous avez appris à mes enfants, mylord à se montrer raisonnables. Et puis, si je ne suis, en somme qu'un obscur marchand ambulante je n'ai pas à rougir de mon humilité. J'ai gagné mes douze mille réaux de rente à la sueur de mon front, et j'en ai amassé juste assez pour avoir ma maisonnette à moi avec un jardin.

Virginie ne répondit point. Elle regardait alternativement sir Richard et Horace, se sentant intimidée, sans pouvoir préciser la cause de son trouble.

Le quaker fixa profondément les yeux sur don Santos.

—Ces paroles semblent indiquer, monsieur, dit-il, que vous avez l'intention d'emmener vos enfants ?

—En pouvez-vous douter, mylord ? N'ai-je pas été séparé d'eux pendant seize ans et demi ; et maintenant qu'ils sont là...

—Votre pensée et votre désir sont tout naturels. Mais vous comprendrez que je me suis accoutumé à être entouré de vos enfants et ce que j'ai fait pour eux me donne peut-être le droit de réclamer une faveur.

Don Santos ouvrit la bouche sans parler, comme fait un homme qui ne comprend pas bien ce qu'on veut lui dire.

Virginie eut un mouvement de joie ; elle devinait la signification de cette demande.

—Votre fils, continua sir Richard en désignant le peintre, est sur le point d'épouser la fille du duc de Balboa.

—La fille d'un duc ! s'exclama le colporteur avec une démonstration de stupéfaction et de ravissement. La fille d'un duc épouser mon fils ! Ah ! c'est trop d'honneur pour nous !

—C'est un mariage qui doit assurer le bonheur de votre fils. Je donne à mon cher Murillo quatre millions de réaux, le duc mettra deux cent mille duros dans la corbeille de noces de sa fille, et, ce qui vaut mieux que tout cela, les deux futurs s'aiment sincèrement.

—Bravissimo ! s'écria le colporteur en se frottant les mains en signe de joie.

—Le lendemain du mariage, poursuivit sir Richard, je quitterai l'Espagne. Ce que j'ai à vous demander, c'est de laisser Virginie et Horace prolonger jusqu'à cette époque leur séjour chez moi.

Une grosse larme roula sur la joue du quaker. Don Santos était resté muet et pensif. Il

était visible que la sollicitation de sir Richard contrariait ses plans. Cependant son hésitation ne fut pas de longue durée.

—Encore une fois, mylord, dit-il, je n'ai rien à vous refuser. Mon fils peut rester avec vous aussi longtemps qu'il vous plaira ; et, une fois marié, il sera libre de s'établir où il lui conviendra. Je me contenterai d'emmenager ma fille.

Virginie garda le silence.

—Rien ne me semble plus juste, dit le quaker, mais je vous ai déjà annoncé que mon départ aura lieu avant la fin de ce mois. Nous y touchons presque et je ne crois pas épuiser votre patience en vous priant d'ajourner votre retour chez vous. D'ailleurs ma maison sera la vôtre.

Don Santos eut un geste de résistance qu'il corrigea presque aussitôt et fit visiblement un effort sur lui-même ;

—Je m'en rapporte à ma fille, dit-il.

Sans doute il espérait que Virginie, n'écoulant que l'amour filial, protesterait contre ce délai, mais la jeune fille répondit d'une voix très douce :

—Ce que désire notre bienfaiteur me paraît trop légitime pour ne pas y accéder, mon père. Du reste, nous ne serons pas séparés. Vous resterez avec nous toute la journée.

Sir Richard la remercia d'un regard.

Don Santos Alfaro baissa la tête.

Une demie heure après, il se retira en annonçant qu'il reviendrait le lendemain.

Fin de la troisième partie

QUATRIÈME PARTIE

I.—UNE PISTE

Onze heures du matin venaient de sonner à la pendule du cabinet attenant à la chambre à coucher du duc de Balboa. Anita, qui s'était installée dans cette pièce depuis la maladie de don Alexandre, était assise sur un sofa, tenant à la main un livre qu'elle ne lisait pas.

Son cœur battait violemment. L'orage qui s'amassait sur la tête de son père lui causait une indicible et perpétuelle épouvante. Elle en voyait l'approche imminente et ne séparait pas son sort de celui du duc.

Ses yeux se fixaient désespérément sur le cadran de la pendule. Chaque mouvement des aiguilles la faisait frémir. Chaque minute qui s'écoulait abrégeait, en effet, le délai accordé par don Carlos, et, ce délai expiré, la vengeance du colonel suivrait irrémédiablement son cours.

Les pensées se pressaient dans le cerveau de la pauvre jeune fille. Bien des fois, depuis la scène de la veille, son âme effarée s'était élancée vers Dieu, le suppliant de lui venir en aide. Pour accomplir la mission presque impossible qu'elle avait acceptée, elle était prête à tous les sacrifices. Elle eut, en cet instant même, donné sa vie pour sauver son père.

Peu à peu il lui sembla que la miséricorde divine exauçait sa prière. Il y avait comme une vive lumière qui pénétrait dans son esprit. Une force, qu'elle n'avait jamais connue jusqu'alors, soutenait son courage et affermissait sa raison. Ses idées, d'abord confuses, s'ordonnaient. Elle se sentait armée tout à coup d'une vigueur de logique avec laquelle, vaillamment, dans son fort intérieur, elle combattrait les assauts de la fatalité.

Maintenant elle maîtrisait ses angoisses, et elle parvenait à raisonner froidement la situation. Elle considérait les faits avec calme, elle en étudiait l'enchaînement, et marchant de déductions en déductions, elle apercevait une issue à l'affreuse impasse où elle s'était crue tout d'abord enfermée impitoyablement.

Ce n'était, à vrai dire, qu'une très faible et très incertaine lueur d'espoir, vacillant au fond des ténèbres et si lointaine que peut-être elle ne pourrait l'atteindre. Mais elle n'en remerciait pas moins de toute l'effusion de son cœur la Providence qui lui apportait ce secours de la confiance. Et comme le naufragé s'accroche à une frêle planche avec l'énergie surhumaine que donne l'effroi de la mort, elle luttait avec une opiniâtreté héroïque contre le péril qui, dans le

premier moment de terreur, lui avait paru inélectable.

—Don Pablo, se disait-elle, possède tous les secrets de mon père. Il doit savoir qui a enlevé les enfants et il ne refusera peut-être pas de me le dire. Seulement, comme il ne cache rien au duc, il s'empressera de lui apprendre que je suis instruite de tout, et mon père, ne pouvant survivre à l'idée d'avoir à rougir devant moi de son passé, mettra fin à sa honte par le suicide, sans penser que Dieu lui demandera compte de cet acte criminel. Interroger don Pablo serait donc provoquer un malheur pour en conjurer un autre.

Mais don Pablo n'est pas le seul qui connaisse l'auteur de l'enlèvement. Cet homme dont j'ai écouté l'entretien avec mon père, et qui se fait appeler Santiago Gomez y Ruiz quoiqu'on le nomme Genaro, n'a-t-il pas affirmé qu'il était en mesure de mettre le duc à l'abri des poursuites du colonel ? Il a demandé cent mille francs pour exécuter son plan. Cette somme énorme, le duc l'a refusée : je la promettrai.

Une fois ce dessein arrêté, toutes ses réflexions s'étaient concentrées sur les moyens d'en assurer et d'en hâter la réalisation. Il fallait sans tarder s'entendre avec Genaro ; mais qui lui donnerait, à elle, l'adresse de cet inconnu ? A qui se confierait-elle pour l'obtenir ? Une jeune fille du grand monde ne pouvait évidemment se livrer seule à ces investigations. Elle avait besoin d'un allié sûr et habile, et cet allié ne pouvait être qu'un homme. Cette difficulté, à première vue insurmontable, n'allait-elle point anéantir tous ses efforts, toutes ses combinaisons ?

Tandis qu'elle torturait vaie ment son imagination pour triompher de cet obstacle, Rosita, entrée depuis quelques minutes, la contemplait silencieusement et lisait sur les traits bouleversés de sa jeune maîtresse la poignante tristesse qui l'accablait.

Tout à coup Anita, s'arrachant à ses pensées, leva la tête et son regard demeura attaché sur les yeux de la soubrette.

—Rosa, dit-elle, je cherche, sans le trouver, parmi les gens de service qui nous entourent ici, quelqu'un dont la discrétion et la loyauté soient absolument inflexibles, qui sache et veuille s'acquitter avec une conscience inébranlable d'une tâche délicate et l'accomplisse avec sagacité et promptitude.

La soubrette porta la main à son menton et prit une attitude réfléchie.

—Puisque la senorita me demande un conseil, fit-elle, je lui dirai que dans tout le palais, il n'y a que José qui réponde à ces conditions. Il est homme de bien, dévoué, prudent, avisé, et il se jeterait au feu pour vous rendre service.

—Tu as raison, je ne songeais pas à lui, et j'étais ingrate sans le vouloir, car mon père m'a plus d'une fois parlé des qualités de José, en me le signalant comme un héros du devoir. Va le prévenir que je le demande sur-le-champ.

Quelques instants plus tard, le fidèle serviteur était devant la senorita, qu'il écoutait respectueusement.

—José, demanda la jeune fille, combien avez-vous d'enfants ?

—Quatre, senorita, le plus vieux vient d'avoir douze ans.

—Et vous les aimez beaucoup ?

—Si je les aime, senorita ! Dieu ne me les a-t-il pas donnés pour les entourer de toute ma sollicitude et de toute mon affection ?

—Je n'attendais pas d'autre réponse de vous. Mais l'avenir de vos enfants doit vous préoccuper. Le duc de Balboa, mon père, paie bien tous ceux qui le servent ; seulement une famille nombreuse est toujours une lourde charge pour qui n'a d'autre ressource que son salaire.

(A suivre)

NOTRE FEUILLETON

Nous commencerons prochainement la publication d'un grand roman illustré, actuellement en cours de publication à Paris.

C'est une œuvre patriotique de la plus haute valeur et du plus puissant intérêt, qui est appelée à avoir un immense succès parmi nos lecteurs.